



LE JOURNAL

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

23 décembre 1944

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHFORD

Directeur-Fondateur : Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 130 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. *Plateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

LIBERTÉ DE LA PRESSE

Quand nous disons que la liberté de presse et de parole n'existe pas dans la province de Québec, nos adversaires se croient fort spirituels de nous répondre: "La meilleure preuve que notre presse est libre, c'est que vous possédez votre propre journal et y écrivez ce que bon vous semble." On pourrait tout aussi bien dire: "La meilleure preuve que les premiers chrétiens étaient libres, c'est que leur religion a survécu aux persécutions." Dans certaines discussions, il est plus facile d'avoir de l'esprit que du bon sens.

Il est heureux qu'au cours de la dernière semaine un groupe important de journaux se soit ligué pour demander aux Nations-Unies d'inclure dans les conditions de paix, une fois la guerre finie, le respect de la liberté de la presse, de la radio ou de tout autre organe d'information publique. Sous le régime du bâillon, il est impossible de protéger le peuple contre les abus du pouvoir. A l'article 14 du Bill des Droits de Virginie, proclamé le 12 juin 1776, on lit: "La liberté de la presse est un des plus forts boulevards de la liberté de l'Etat et elle ne peut être restreinte que dans les gouvernements despotiques." On retrouve le même principe affirmé à l'article 11 de la Déclaration des Droits de l'Homme adoptée, en France, le 26 août 1789. Les pères de la démocratie moderne savaient que le premier souci d'un tyran ou d'une classe tyrannique est d'étrangler la vérité et de propager le mensonge. En déclenchant une campagne pour une presse libre, M. Buchanan, président de la Canadian Press, reste donc dans la meilleure tradition démocratique.

Existe-t-il un code de la liberté de parole? Si jamais on en rédige un, il faudra y inscrire des sanctions sévères contre quiconque entrave, par violence, intimidation ou chantage, la légitime diffusion des idées et des faits. Ces sanctions ne manqueraient pas d'emploi dans la province de Québec. C'est, je crois, le seul endroit de l'Amérique du Nord où quiconque n'exprime pas la pensée officielle de l'orthodoxie reconnue et omnipotente est généralement réduit à l'alternative de crever de faim ou de s'exiler volontairement. La peine du bannissement s'applique de bien des façons, même quand elle n'est pas écrite dans nos statuts.

A première vue, on croira que j'exagère. On me dira: "Une province où des journaux à tendances opposées comme le DEVOIR, le CANADA, l'ACTION CATHOLIQUE, le JOUR et autres peuvent coexister n'est pas tout à fait réfractaire à la liberté de l'écrit." En effet, on voit chez nous la plupart des signes extérieurs de la vie démocratique. Il faut aller au fond des choses, il faut voir. Ces jours-ci, par exemple, vous voyez encore, à divers points de notre ville: "Commission des Liqueurs". Entrez. Il n'y a rien dedans. Allez maintenant vous fier aux affiches et aux étiquettes. Le peu qu'on nous laisse de liberté de pensée et de parole, nous le devons bien plus à la présence de l'esprit libéral anglais, qui gêne nos spécialistes de l'absolu, et au voisinage des Etats-Unis, qui les débordent, qu'à la générosité et à la largeur d'esprit de notre hiérarchie. Mais les traités de notre petit peuple, que j'appellerai "power behind the throne", ont leur façon de parvenir à leurs fins.

Il existe, chez nous, un phénomène unique dans la confédération et qui s'appelle l'influence indue. Je ne parlerai pas de ce sénateur de langue française qui perdit sa place de président de l'Hydro-Québec pour avoir prononcé, au sénat, un discours qui déplaisait au clan des sectaires. C'est trop récent. Je veux plutôt rappeler — de peur qu'on ne l'oublie — mes expériences personnelles. Pardonnez-moi de me mettre en scène: il le faut si je veux démontrer que, dans la Confédération, un Canadien qui parle français ne jouit pas des libertés communes à tous les Canadiens qui parlent l'anglais. Il me répugne de révéler que la merveilleuse langue française, qui, en France, symbolise l'expression la plus parfaite et la plus complète de la liberté, soit devenue, dans le nouveau monde, le symbole de la servitude.

Je n'adhère ni à la Saint-Jean-Baptiste, ni à l'Ordre de Jacques Cartier, ni aux pèlerinages de Sainte-Anne et du frère André. Je n'en suis pas moins Canadien de langue française par la naissance, l'éducation, le cœur. Je parle ma langue maternelle à peu près aussi correctement que le président de la Société du Bon Parler français ou de la Ligue de l'Achat Chez Nous. J'ai écrit quelques livres qui ne sont pas sans défaut, mais qui sont presque aussi bien faits que le bulletin paroissial et la revue dominicaine. Enfin, je suis le fondateur, directeur et propriétaire d'un organe d'idées que les Européens cultivés considèrent comme le seul journal lisible, en son genre, de toute la presse canadienne d'expression française. C'est là un hommage à mes brillants collaborateurs, qui ont mis leur talent et leur idéal au service de la cause.

Sept années durant, je fus le rédacteur en chef d'un grand quotidien de Québec: on m'en a classé pour avoir écrit un roman qui ne plaisait pas à qui l'on sait. Je fus ensuite le directeur d'un service important dans le fonctionnarisme québécois. Les capotards demandèrent ma tête et l'obtinrent. Je fondai ensuite un journal, pour demander une réforme de l'instruction publique, une meilleure entente entre les Canadiens d'origine différente, une part plus large au bilinguisme dans nos écoles, une place plus grande aux laïques dans les affaires de l'éducation, une diminution des campagnes de superstition dans le peuple, un esprit plus pratique et plus réaliste dans nos institutions de haut savoir, une mise en échec de la propagande fasciste chez les bien-pensants.

Sait-on les résultats de cette campagne? On a pris tous les moyens pour bâillonner la seule voix libre de ce coin du Canada. Je voudrais avoir le temps de vous révéler comment et par qui notre journal fut boycotté dans toutes les petites villes et les campagnes, comment et par qui furent intimidés nombre de lecteurs, comment et par qui de jeunes écoliers furent persécutés, parfois chassés de leur collège, pour avoir été trouvés coupables de nous lire, comment et par qui nous fûmes dénoncés solennellement comme mauvais chrétiens, mauvais patriotes et sans moralité, comment et par qui nous avons été calomniés dans une multitude de petits conciliabules et dans maintes familles où nos dénigreurs pénétraient au nom de la charité du Christ.

Malgré tout, quelques milliers de Canadiens de langue française nous suivent et nous aiment. En fait, notre journal est le plus lu de tous les organes d'idées de ce pays. A quel prix? Ce succès, nous l'avons payé par une sorte d'ostracisme. Dans presque tous les milieux, notre nom inspire une sorte de terreur. Aucun gouvernement ne me demandera, aujourd'hui et pour longtemps à venir, de faire partie du moindre conseil, de la moindre "commission", du moindre comité: aucune association de langue française n'osera me prier d'aller exposer des opinions, même sur la littérature: dans les rares cercles laurétiens où l'on m'a invité parfois, les invitations furent contremandées le lendemain, après l'intervention qu'on imagine: la radio canadienne, qui donne généralement asile, sans discernement à des hommes intelligents et à des imbéciles, se croirait perdue si elle

Conte de Noël

PAX HOMINIBUS

*Incorporels et impavides, irréels et stellaires,
vêtus de clair de lune,
les anges transportent dans les plis de
l'impondérable le météore en route vers
Bethléem.*

*Corporels et timorés, réels et tangibles, vêtus
de peaux de bête, d'essence terrestre,
les bergers montrent aux loups, qui rôdent,
leur nouveauté et redoutable houlette.*

*Sur toutes les collines, les anges seconcent de
leurs ailes le message de paix aux hommes de
bonne volonté;*

*ils ont la foi des êtres qui ne connaissent pas
la soif du sang et le goût des larmes.*

*Assis en rond, autour d'un feu de brindilles,
les bergers attendent la recette infallible:*

** Vous semez le vent, vous récoltez la tempête;
vous semez le bon vouloir, vous récoltez la paix.*

*C'est un immense bienfait, pensent les anges,
que le ciel pur, froid et surhumain fasse
pleuvoir,*

*sur les fils du péché, de la haine et du
meurtre, la garantie de la sérénité humaine.*

*Les anges sont purs, les bergers ont bonne
volonté, les moutons sont immaculés,*

*et les grands carnivores frissonnent, inquiets,
sous l'aiguillon de la faim.*

*Les anges sont remontés dans la tranquillité
de l'absolu, satisfaits, soulagés de leur message:*

*Paix aux bergers, paix au troupeau, paix aux
grands loups qui rôdent, convertis et
faméliques!*

*Le vent souffle sur le monde, le vent souffle
si fort à travers la plaine,*

*que le message se disperse sur tous les
continents et toutes les mers.*

*Les bergers se battent entre eux pour une
femme qui s'en moque, les loups se ruent sur
leurs proies,*

*et les moutons se réveillent dans le ventre
chaud des fauves repus.*

*Les bergers sont morts, sauf un, le vainqueur,
devenu pacifique enfin, et qui crie:*

*Paix sur la terre aux hommes de bonne
volonté!*

*Les loups, qui ont enfin la foi et qui ne
demandent plus leur tribut de sang et de larmes,
les loups satisfaits de la justice divine,
clament à leur tour le message éternel.*

*Perdus dans le ventre les annonceurs de
la paix, silencieux à jamais,*

*les membres du troupeau seuls ont trouvé,
en réponse à leur bonne volonté, la paix
durable.*

*Le petit enfant, dont la tête blonde s'est
décollée sous un éclat de bombe,*

était un homme de bonne volonté.

*La mère qui allaitait et dont le sein s'est
ouvert et n'a donné que du sang aux lèvres du
nouveau-né,*

était peut-être de bonne volonté.

*Le fils qui ne rêvait que d'amour et qui s'en
allait mourir, après avoir tué d'autres fils,
était un homme de bonne volonté.*

*Et tous ceux qui ne voulaient ni tuer ni haïr,
et qui criaient leur attachement à la vie,
étaient des hommes de bonne volonté.*

*Les anges ont dû revenir, afin de mieux
apprendre le métier d'hommes, afin de voir
que les hommes de bonne volonté n'ont pas
eu la paix sur la terre.*

*Au pied de la crèche, où Jésus souriait, ils
se sont inclinés, et tout près une femme en
noir pleurait.*

Étant devant Dieu sa bonne volonté.

*Elle pleurait son fils mort un fusil à la main,
là-bas, très loin, et elle disait dans sa prière:*

Il était un enfant de bonne volonté.

*Je l'ai élevé avec de l'amour, des baisers, de
la joie, et il était beau comme un dieu; il n'a
pas eu la paix,*

Malgré sa bonne volonté.

J.-Ch. H.

RETOUR DES BARBARES

Nous voici à notre sixième Noël de guerre. Il sera moins joyeux que nous l'avions espéré un moment et rien, malheureusement, ne nous assure que ce sera notre dernier Noël de deuil et de sang. Après être passés bien près de la victoire, au cours de la grande offensive d'été des Alliés, nous semblons aujourd'hui encore assez loin de cette paix promise aux hommes de bonne volonté.

Partout, nous voyons régner la violence et la confusion. Dans les pays libérés, le retour des gouvernements en exil ne se fait pas sans heurts. Les membres des mouvements de résistance, qui ont lutté contre les Boches pendant les années d'occupation, ne se soumettent pas de bon gré aux décisions et aux ordres de souverains ou de ministres qui reviennent de l'étranger une fois la bataille terminée. Ces gens, à qui les Alliés ont prêché, pendant quatre ans, la désobéissance et la révolte contre les autorités d'occupation allemandes, ne reviennent pas spontanément à une rigoureuse discipline seulement parce que Sa Majesté ou Monsieur le Ministre le leur demande. Ils entendent participer au gouvernement de la nation qu'ils ont aidé à libérer; ils veulent qu'une prompt justice soit faite aux traîtres qui les ont opprimés; et surtout, ils demandent du pain.

La structure économique, sociale et politique de l'Europe a été minée par les nazis. Dans tous les pays, les petits propriétaires — la petite bourgeoisie, cette classe-tampon — se sont vu déposséder de tout et rejeter de force dans les rangs sans cesse grossis du prolétariat. Par toute l'Europe, les voies ferrées et tous les moyens de transport ont été complètement désorganisés, et les Alliés ont dû contribuer à cette désorganisation. Nous sommes aujourd'hui en face d'une anarchie que nous avons été contraints d'aider à créer. Les nécessités militaires priment tout, c'est entendu. Mais aussitôt la victoire remportée dans un pays, nous nous trouvons en présence d'une crise dont le règlement n'est ni facile, ni rapide.

En Grèce, on continue de se tuer entre alliés, tandis que sur le front oriental, l'Allemagne, que l'on croyait vaincue, se porte à l'attaque avec une vigueur qui nous étonne. Les Belges ont à peine célébré leur libération que déjà ils doivent fuir devant une nouvelle invasion de leur patrie. Le différend qui mettait aux prises un gouvernement impopulaire, appuyé par la Grande-Bretagne, et les éléments de la résistance, se trouve brutalement tranché par le retour offensif des Allemands. Comme, malheureusement, le gouvernement belge a refusé de se rendre aux désirs de la résistance et n'a pas liquidé les traîtres et les collaborateurs ainsi qu'il l'aurait dû, ces sinistres personnages pourraient bien jouer demain un rôle tragique dans les affaires belges.

Il y a quatre semaines, dans mon article *Blocards et Vichyards*, j'écrivais au sujet des procès qui se déroulaient en France, et qui faisaient hurler nos fascistes locaux:

Advenant une défaite temporaire des Alliés et un retour triomphal des Allemands en France, tous les traités seraient libérés et remis en place par leurs amis boches. Ils traiteraient de nouveau la France et les alliés de la France. Ils collaboreraient plus ardemment que jamais avec les Nazis et tireraient une vengeance atroce des Français patriotes qui les ont dénoncés et arrêtés. La guerre n'est pas finie et la France doit se débarrasser de ses ennemis de l'intérieur, si elle veut vaincre ses ennemis de l'extérieur.

Si les démocraties veulent éviter demain les défaites subies hier, elles doivent se débarrasser de leurs cinquièmes colonnes. La France est en train de liquider la sienne.

Malheureusement, la Belgique ne s'est pas débarrassée de la sienne, et cela peut lui coûter cher. Ce qui se passera là prouvera peut-être à quel point avaient tort ceux qui, à l'instar de M. Georges Pelletier, du DEVOIR, demandaient que l'on attende au retour de la paix pour juger les collaborateurs et les traîtres. Si la France échappe au sort qui menace d'autres pays libérés, elle le devra peut-être à la façon ferme et implacable dont elle aura liquidé les Boches de l'intérieur.

Si les événements n'ont rien qui puisse nous inspirer un optimisme béat, nous ne devons pas, non plus, tomber dans un noir pessimisme. Le défaitisme n'a jamais été de mise. Il ne l'était pas alors que la France s'écroulait en juin 1940 et que l'Angleterre devait tenir, seule, contre une Europe nazifiée. Il serait inexcusable aujourd'hui, après les victoires que nous avons remportées et après, surtout, le miracle industriel américain.

Il faut bien se dire que l'Allemagne joue actuellement son va-tout. Que son offensive en Belgique réussisse, nous aurons simplement perdu une bataille. Si son offensive échoue, elle aura perdu la guerre.

L'Allemagne ne peut comme les Alliés renouveler ses troupes et son matériel de guerre. Elle ne peut plus puiser le pétrole dont elle a besoin aux puits de Roumanie; ses réserves épuisées, elle ne pourra plus compter que sur la production aléatoire de ses usines de pétrole synthétique. L'Allemagne a déjà perdu les plus importantes mines de charbon et de fer dont elle s'était emparée. Le nickel finlandais lui a échappé. C'est pour le Reich la lutte suprême qui s'engage, avant l'épuisement complet de ses ressources. Un avion allemand abattu ne pourra être remplacé comme le sera un avion allié. Un obus allemand qui aura éclaté ne sera pas remplacé comme le sera un obus allié.

Les revers et les retours offensifs sont à prévoir dans une guerre. L'Allemagne a remporté des victoires foudroyantes, puis a connu des défaites catastrophiques. Elle peut connaître de nouveaux succès, et nous pouvons à notre tour connaître les horreurs de la retraite. Certains territoires pourront changer plusieurs fois de mains, encore, avant que le sort des armes ne soit scellé. Mais il est une chose qui demeure, et qui en définitive, doit nous donner la victoire: c'est le miracle de la production américaine.

Les Allemands peuvent vaincre quelques-unes de nos armées, reprendre des territoires que nous leur avons enlevés, asservir de nouvelles populations que nous avions libérées... Mais ils ne pourront empêcher qu'à la fin, le Reich soit noyé sous le flot incessant de la production nord-américaine.

Les soldats des Nations Unies qui combattent héroïquement au front ont les meilleurs alliés qui soient au monde: les industriels et les ouvriers du Canada et des Etats-Unis. Travaillant la main dans la main, la grande industrie et le travail organisé ont accompli sur ce continent des prodiges qui défient l'imaginaire. Des pays qui aiment la paix et qui avaient accoutumé de travailler seulement pour procurer aux peuples un peu plus de confort et de progrès, ont tendu toute leur énergie vers la création de la plus formidable machine de guerre que le monde ait connue. C'est cette machine de guerre qui vaincra.

Pour les hommes de bonne volonté, la route est longue qui mène à la paix. Mais en la suivant avec courage et persévérance, ils ne peuvent ne pas atteindre au but qu'ils se sont donné.

— Suite à la page 2 —

A.-R. BOWMAN

Emile-Charles HAMEL

— Suite à la page 2 — Jean-Charles HARVEY

On nous écrit

Langue confessionnelle

Québec, le 11 déc. 1944.

Cher M. Harvey,

L'anglais n'est pas un instrument de perdition, non bien sûr, je crois, au contraire, que ce serait un instrument de salut très utile.

Par contre l'axiome "La langue gardienne de la foi" semble chez nous correspondre aux faits. J'ai commencé de m'intéresser à ce problème, bien que je sois pas encore très avancé dans mes calculs. Mais dès maintenant, il m'apparaît qu'au Canada l'ignorance de la langue anglaise et la connaissance de la langue française rapprochent du catholicisme tandis que la connaissance de la langue anglaise et l'ignorance de la langue française rapprochent du protestantisme. Ainsi, par exemple, c'est dans les provinces où les Canadiens français sont le plus ignorants de la langue anglaise qu'on trouve le plus grand pourcentage de Canadiens d'origine française affiliés à la religion catholique romaine. D'après mes calculs la corrélation entre l'ignorance de la langue anglaise et l'affiliation à la religion catholique romaine dans les différentes provinces du Canada pour la population d'origine française serait de plus 56, ce qui est une corrélation assez forte. Ainsi dans la province de Québec où environ 61 p.c. de la population d'origine française ignore la langue anglaise, 99 p.c. de la population est catholique rom., tandis que dans la Colombie canadienne, où seulement environ 1 p.c. de la population d'origine française ignore la langue anglaise, seulement environ 63 p.c. appartient à la religion catholique romaine.

Dire que le français est langue catholique, tandis que l'anglais est langue protestante, c'est peut-être trop simplifier la façon de s'exprimer. Il est sans doute possible d'être catholique et de ne savoir que l'anglais, et il est certainement possible d'être protestant et de ne savoir que le français. Et l'on peut aussi savoir les deux langues et n'être ni catholique ni protestant. Mais la situation étant ce qu'elle est au Canada, la majorité des catholiques étant de langue française et la majorité des protestants étant de langue anglaise, on ne peut nier que la langue soit la gardienne de la foi. J'ajouterais même que la foi est la gardienne de la langue. Au Canada, celui qui perd la langue de la minorité pour adopter celle de la majorité, adoptera plus facilement aussi la religion de la majorité après avoir perdu la sienne. Par ailleurs lorsqu'un Canadien de langue française devient protestant, il a tendance à se rapprocher de plus en plus des protestants et à se servir de plus en plus de la langue anglaise, et à se servir de moins en moins de la langue française. Si les églises protestantes de langue française du Canada et de la Nouvelle-Angleterre ne sont pas plus fréquentées, si le protestantisme français en Amérique du Nord ne fait pas de plus grands progrès, n'est-ce pas parce que justement les personnes d'origine française qui deviennent protestantes se mêlent de plus en plus aux personnes de foi protestante et de langue anglaise et fréquentent de plus en plus des églises protestantes de langue anglaise?

J'ai longtemps douté de la vérité de l'axiome: "La langue gardienne de la foi", mais maintenant je ne puis plus m'empêcher de croire qu'il contient beaucoup de vérité, et que de plus l'axiome "La religion gardienne de la langue", appliqué aux Canadiens français serait tout aussi vrai sinon davantage. Je crois donc que l'article de l'Action Paroissiale que vous citez dans votre numéro du 25 novembre dernier contenait beaucoup de vérité. L'auteur se bornait aux statistiques concernant les Canadiens d'origine française et irlandaise. Il donnait des chiffres démontrant que la majorité des Canadiens de la langue française étaient restés catholiques tandis que la majorité des Canadiens d'origine irlandaise étaient devenue protestante.

D'après mes propres calculs, je crois avoir constaté que le tableau suivant correspond assez à la réalité:

Chez les Canadiens d'origine irlandaise, 0.2 p.c. ont conservé leur langue, 31.2 p.c. sont catholiques romains; chez les Canadiens d'origine française, 96.1 p.c. ont conservé leur langue, 97.3 p.c. sont catholiques romains; chez les Canadiens d'origine italienne, 87.1 p.c. ont conservé leur langue, 93.4 p.c. sont catholiques romains; chez les Canadiens d'origine polonaise, 81.5 p.c. ont conservé leur langue, 85.4 p.c. sont catholiques romains.

Je suis donc porté à croire qu'un plus grand nombre perdent leur langue qu'il n'y en a qui perdent leur religion, mais en général, je crois que ce sont ceux qui perdent leur langue qui perdent le plus facilement leur religion, et que ce sont ceux qui perdent leur religion qui perdent le plus facilement leur langue.

Ce n'est peut-être pas tellement la langue française qui est catholique romaine que l'enseignement

français au Canada français qui est catholique romain.

Et justement parce que l'enseignement français chez nous ne tient pas suffisamment compte de la pensée moderne de ce que le reste des humains pensent en dehors du Québec et des milieux catholiques. La situation n'est pas la même en France. Si nos Canadiens français devenaient plus français, ils seraient moins exclusivement catholiques romains, parce qu'ils subiraient davantage l'influence du protestantisme français, de la philosophie française, de la Révolution française, c'est-à-dire tout un monde de pensées, d'idées, qui sont étrangères à la majorité des Canadiens français. Et c'est justement là la raison pour laquelle un si grand nombre de Canadiens français sont catholiques romains: ils ont été empêchés de subir toute influence contraire ou différente.

M. Harvey, vous croyez qu'il faut accuser les pasteurs (catholiques romains) de n'avoir pas su inculquer à leurs ouailles une foi robuste. Je crois plutôt que c'est parce que la foi catholique elle-même est trop différente de la pensée moderne. La pensée humaine actuelle, les mœurs de notre époque, les organisations sociales, ne sont plus catholiques romaines. C'est pourquoi, pour être catholique romain et le demeurer il faut vivre dans un monde fermé, il faut vivre le plus éloigné possible de ce que pensent, disent et font le reste des humains, ceux qui ne sont pas catholiques romains. C'est peut-être dans la province de Québec, au Canada français, que cette vie en vase clos, si l'on peut dire, a été la plus complète.

Si l'Église romaine interdit généralement les contacts des catholiques avec les personnes de croyances différentes, si elle interdit à ses fidèles la lecture de livres attaquant leur foi, c'est qu'elle sait fort bien que dans un monde de moins en moins catholique, les relations entre les non catholiques et les catholiques ne seraient pas à son avantage. C'est pourquoi, si l'on excepte les missions en pays lointains, les conquêtes actuelles du catholicisme sont intérieures et non pas extérieures. Dans les pays européens et américains, lorsque le pourcentage des catholiques romains augmente, ce n'est presque jamais par la conversion de protestants ou d'incrédulés. L'Église ne cherche presque pas à convertir les gens d'autres croyances. Elle essaye de les ignorer le plus possible. Ce qu'elle veut, par exemple, c'est conserver ses propres fidèles. Et comme les catholiques ont ordinairement un taux de natalité beaucoup plus élevé que celui des non-catholiques, c'est par l'accroissement naturel de la population que l'Église catholique augmente le nombre de ses fidèles et en certain cas augmente son importance relative par rapport aux autres cultes.

M. Harvey, vous parlez des progrès considérables du catholicisme en ces dernières années aux États-Unis? Quels sont-ils, ces progrès? Ne sont-ils pas surtout dus au taux élevé de natalité des catholiques romains dans les grandes villes américaines, spécialement dans les quartiers industriels peuplés en bonne partie d'immigrants encore imparfaitement assimilés d'origine latine et slave? N'est-ce pas?

C'est probablement une erreur de trop accorder d'importance aux problèmes nationalistes chez nous et de n'en pas accorder assez aux problèmes religieux. Chez nous les nationalistes s'appuient sur la religion, et la religion s'appuie sur le nationalisme. Ces deux parties sont intimement liées ensemble. Leur but est de se maintenir autant et aussi longtemps que possible. Consciencement ou inconsciemment tous les bien-pensants ont peur du changement. Ils sont sur la défensive parce que ce qu'ils peuvent obtenir de mieux, c'est de garder les positions acquises. Lorsqu'ils attaquent, c'est encore pour eux un moyen de se défendre.

Ils sont menacés de tous côtés. Ceux d'entre eux qui s'intéressent à ce qui se passe au dehors, cessent d'être exactement ce qu'ils étaient. Et lorsque les non-laurentiens s'intéressent sérieusement à la Laurentie, étudient ses problèmes, et font la lumière à son sujet, c'est comme si on lui enlevait quelque chose, comme si la Laurentie devenait moins elle-même, si elle était différente. De sorte que si un grand nombre de Canadiens tout court, de Canadiens émancipés intellectuellement, ou de Canadiens protestants, ou autres s'avisent d'apprendre le français, de le parler, de le lire, de l'écrire, de relever tous les défis, de prendre part à tous les débats et à toutes les controverses, la langue française cesserait d'être presque uniquement une langue de tradition chez nous pour devenir une langue de progrès, de meilleure compréhension, d'entente et d'unité. Les Laurentiens paraissent dangereux parce qu'on leur a presque toujours laissé le champ libre.

Conrad LANGLOIS

LE JOUR est édité par la Compagnie Le Jour Limitée, 180, rue Saint-Catherine, (coin 441), Montréal, 101. *Plaque 7471. Jean-Charles Harvey, directeur, et imprimé par La Compagnie de Publication de "Le Point". Limitée, 180, rue Saint-Catherine, Montréal.

John Bull est mal pris!



L'EUROPE de DEMAIN

— suite de la première page —

puissant, elle était divisée en 10, 12 ou 48 pays? Croit-on que l'industrie lourde, pour ne parler que de celle-ci, pourrait livrer plus de 100 millions de tonnes d'acier dont la majeure partie sert aux productions de guerre. Et le pétrole? Et les explosifs?

Personne n'osera dire que 48 Etats séparés auraient la puissance des 48 Etats unis. Pour la raison très simple que l'immigration — entre autre — eût été réduite dans des proportions telles que la population totale serait peut-être de 20 ou de 25 millions d'habitants, bien comptés.

On pourrait pousser la comparaison plus loin encore. Cela est inutile, parce que plus personne ne récuse les faits. C'est même ce qui explique cette efflorescence des cartels, des coalitions industrielles. Le rendement des grandes masses est comparativement infiniment plus grand que le rendement des mêmes masses, fractionnées.

Donc, du point de vue militaire, comme du point de vue économique, la question ne se pose

même plus: les petites Puissances ont-elles le droit à la souveraineté? Non, trois fois, pour la bonne raison que cette souveraineté n'est qu'apparente. Elle est composée surtout de prestige, et de beaucoup de fiction juridique.

Si les Alliés sont vainqueurs, il faudra que les petites Puissances entrent dans leur orbite, si désagréable que cela puisse paraître. Si les Alliés sont vaincus, les Allemands se chargeront d'unifier le continent, à coups de cravache, sans doute aucun.

Cela n'empêche pas de conserver certaines traditions politiques, ni n'implique de renonciations d'ordre culturel.

Une fusion selon les pôles naturels militaires et économiques est la seule garantie sérieuse que possède l'Europe d'éviter une nouvelle guerre d'ici 20 ans.

Il ne s'agit plus que de convertir les petits pays qu'il sont petits et ne deviennent pas plus grands à vouloir essayer de jouer le rôle de la grenouille qui veut être aussi grosse que le boeuf.

La distribution outre-mer

Depuis l'automne de 1940, la Croix-Rouge canadienne a distribué des millions de vêtements de tout genre dans les cités, les villes et les villages bombardés des Îles Britanniques.

A des milliers de femmes canadiennes qui ont travaillé, sans relâche, dans les ateliers de la Croix-Rouge, la reconnaissance du peuple anglais est acquise à jamais! Les innombrables lettres de remerciement, de gratitude, qui inondent les quartiers généraux de la Croix-Rouge canadienne à Londres sont une preuve tangible de l'appréciation émue de tout un peuple éprouvé.

Une idée de l'ampleur du projet, en nous parlant d'un jour où le bombardement à Londres fut par-

ticulièrement violent. Ce jour là, plus de 8,000 vêtements furent emballés et distribués dans un seul district de Londres, et dans la semaine qui suivit 25,000 articles d'habillement furent distribués dans toute la cité.

Le Service de Vêtements aux Civils de la Croix-Rouge canadienne à Londres demande des vêtements pour les bébés et les enfants de quatre ans, ainsi que des vêtements pour dames et pour enfants de cinq ans et plus, et également des habits d'hommes, des chaussures et la literie.

Des vêtements sont distribués chaque semaine aux associations de secours aux familles des soldats, des marins et des aviateurs, qui volent elles-mêmes à distribuer

LIBERTÉ DE LA PRESSE

— suite de la première page —

prenait l'initiative de me présenter un micro... J'en passe et des meilleures.

Savez-vous que, dans les divers sanctuaires de l'art et de la science, dans les chapelles où l'on distribue le génie comme des tartines aux enfants, on est en train de me supprimer comme écrivain et journaliste? Dans le principal manuel d'histoire littéraire pour jeunes filles, on a inscrit les noms de tous les barbouilleurs, même de ceux qui écrivent en iroquois et pensent comme des ânes. Le mien n'y existe plus. On me poursuit partout, et ce ne date pas d'hier: on me poursuit depuis le jour lointain où un jeune écolier fut chassé d'une école sous l'accusation d'amitié pour votre serviteur, jusqu'à cette date plus récente où des cagots forçaient une association d'auteurs canadiens de raturer mon nom de la liste de leurs conférenciers.

Telle est le bilan de la liberté de presse et de parole dans la province de Québec.

Je livre ces faits à la jeunesse de langue française, afin qu'elle se prépare à défendre son bien dans l'avenir. Pour l'heure, c'est peut-être en vain que je m'adresse aux jeunes. Il se peut que, pour avoir écrit ces lignes afin de leur ouvrir les yeux et leur rendre service, ils m'accablent d'injures demain. Allez-y, pauvres petits! Je vous comprends et vous pardonne d'avance. Je sais bien que, plus tard, vous aussi vous démolirez de faux dieux.

Je pars bientôt pour une tournée de conférences dans toutes les villes de l'Ouest canadien, depuis Fort William jusqu'à Victoria. Dans la crise nationale que nous traversons à l'heure présente, j'y vais défendre ceux qui nous ont persécutés, ceux-là mêmes qui portent la responsabilité de la vague de haine et de mésestime qui déferle actuellement contre la Laurentie. J'exercerai là-bas en anglais la liberté de parole qu'on refuse ici à la langue française, et je reviendrai à mon poste pour continuer une tâche que je sais nécessaire et servir une cause qui peut se moquer du présent parce qu'elle est sûre de son avenir.

Jean-Charles HARVEY

NOTE. — Le fait que notre journal soit plus vivant que jamais, après plus de sept années de lutte contre des gens qui, d'habitude, font plier tout pouvoir séculier, démontre après tout que la force de percussion de la puissance occulte est en régression et non en progression. Cette puissance sent bien que le peuple lui échappe peu à peu; mais, heureusement pour elle, le peuple, tout comme nos premiers ministres québécois, ne le sait pas encore.

J.-Ch. H.

Nous vous avons parlé des conditions en Angleterre, mais avec l'avance rapide de nos armées, c'est toute la France, et la Belgique, et tous les autres pays qui ont besoin de secours. La meilleure façon de remercier la Providence, qui nous a préservés de tant de souffrance, est certainement de soulager ceux qui souffrent. Chacune des Sections de la Croix-Rouge de la Province de Québec doit absolument remplir son quota de travail. Pour cela il faut encore des volontaires, des femmes qui consacrent du temps aux ateliers de charité de la Croix-Rouge.

Mesdames, si vous avez le moindre loisir, rendez-le utile. Que la compassion et l'amour de votre prochain vous guidant vous aident à venir ceux qui sont nus, en travaillant avec la Croix-Rouge.

On prévoit une nouvelle inondation de la Hollande

Montréal, 11 décembre. — L'agence de nouvelles suisse rapporte de Berlin que les Allemands ont annoncé leur projet d'inonder de nouveaux les environs d'Amsterdam. La raison alléguée est la crainte avouée d'une offensive anglo-canadienne sur la capitale hollandaise. Les Allemands ont pris la peine de mentionner qu'ils emploieraient de l'eau fraîche pour ces inondations "nécessaires".

On ne parle bien que de ce que l'on connaît. C'est pourquoi Antoine de Saint-Exupéry, dans "Vol de nuit", publié par Valliquette, avec préface d'André Gide, nous tient en haleine du commencement à la fin de ce beau livre. Une émotion authentique s'empare de tout l'être en lisant, par exemple, la lutte du courrier de nuit avec le terrible cyclone qui doit finir par l'anéantir. Fabien, le pilote, la femme de Fabien qui a préparé comme de coutume le café pour le retour de son cher mari — mais vainement — et Rivière, chef de Fabien, sont autant de caractères analysés par l'auteur avec un art consommé.

Tout le monde a des souvenirs d'enfance mais il est peu commun que quelqu'un puisse les faire revivre avec une aussi grande puissance rétrospective et en un style aussi coloré qu'Isabelle Rivière dans Images d'Alain-Fournier, une réédition de Valliquette. C'est comme une belle suite de films en couleurs qu'on verrait se dérouler sur un écran aux trois dimensions. Ne se croit-on pas soi-même rejeté dans sa propre enfance rien qu'en assistant avec l'auteur à cette scène familiale où l'on se passait de main en main: "David Copperfield", qu'avec les larmes aux yeux on lisait et relisait indéfiniment.

NE JETEZ PAS CELA

— le Canada a besoin de papier!



Contribution de la

BRASSERIE "BLACK HORSE" DAWES

QUELQUES PROPOS sur L'ACTUALITÉ

par André Bowman

Ce que l'on a appelé pendant des semaines "Le Mystère Hitler" est éclairci. Cette énorme mise en scène, avec attentats, exécutions, changement de personnel dirigeant dans les hautes sphères politiques et militaires de l'Allemagne, cachait une énorme préparation de contre-offensive, dont les résultats sont déjà inquiétants. J'ai toujours protesté dans ces colonnes contre la tendance d'esquiver l'effort total de guerre en prétendant que quelques bombes de plus ou de moins sur la tête des Boches provoqueraient une révolution politique analogue à celle qui amena l'effondrement de l'Italie. A mon avis — et les faits le montrent bien — il n'y aura révolution en Allemagne qu'après un désastre de première grandeur. Jusqu'à l'heure actuelle, rien de semblable ne s'est produit. Donc, le renversement du régime reste illusoire.

Par contre, j'ai insisté: une victoire d'un certain genre, peut amener la fin de la guerre presque du jour au lendemain, parce que les armées modernes, surtout celles qui se sont développées depuis tantôt quatre ans, sont d'un caractère totalement différent de celle des armées de 1918.

La conclusion qui s'imposait était: pousser l'effort de guerre à fond, contre l'ennemi extérieur et aussi l'ennemi sournois de l'intérieur.

Or, cet effort n'a pas été ce qu'il aurait dû être, ni même ce qu'il eût pu être. Il y a eu des piétinements dangereux, une vague d'optimisme idiot, un "j'm'en foutisme" grave dans les milieux qui auraient dû pousser à l'effort. On a vu des controverses inadmissibles sur les sujets les plus divers. Certains groupes ont largement utilisé ce que l'on appelle en anglais "red herring", comme l'affaire de Pologne, celle de Mikhaïlovitch, les différends entre alliés, la question grecque, etc., etc. En attendant, on négligeait l'ennemi véritable: le Boche. Et le Boche a frappé à son heure et avec le succès que le "back out" sur les nouvelles ne saurait entièrement couvrir.

J'ai même trouvé dans un journal bien connu pour son attitude suspecte des phrases renversantes, surtout aux heures de revers: "Simple coïncidence? Justice immanente? Fait providentiel?" Le tout greffé sur une tirade en faveur non pas de la Pologne réelle, mais du service de propagande des colonels polonais de Londres.

Il est certain qu'avec un pareil état d'esprit, on peut courir aux pires catastrophes.

Et si la catastrophe ne s'est pas encore produite — prions le Ciel qu'elle ne se produise pas — il n'est pas impossible qu'elle ait lieu.

Toutes les questions politiques, militaires ou autres sont éclipsées par le gros événement: la contre-offensive de l'ennemi. Victorieuse dans ses débuts, — presque toutes les contre-offensives le sont — elle ne signifie nullement une victoire probable de l'Allemagne, ni même une victoire possible. Mais elle peut signifier un gros revers, peut-être même un désastre.

Il y a toutefois des raisons de croire que les opérations ne seront pas une répétition pure et simple de 1940. Même si l'avance ennemie continue pendant quelques jours, et il y a des chances pour que cela se produise, il est presque impossible aux Allemands de renouveler leur exploit de Sedan.

C'est que les "conditions préalables" qui avaient rendu inévitable l'écroulement de la France ne se présentent pas. Il y a un élément sain, parfaitement sain, qui préside aux destinées des armées alliées. Et c'est cet élément qui offre la plus grande garantie dans la victoire finale.

La situation militaire

Les âmes chagrines ou amères considèrent peut-être la situation comme désespérée. Pour appuyer pareille thèse, point n'est besoin d'être stratège, ni même tacticien. Il n'y a qu'à faire des parallèles. Et, en raisonnant selon une certaine logique, qui n'est pas nécessairement rationnelle, on peut arriver aux conclusions que l'on désire, des conclusions taillées sur commande, conformes à l'esprit qui fait naître.

A titre purement indicatif, j'en indiquerai quelques-uns, ne serait-ce que pour se mettre en garde contre ces agressions mentales, si fréquentes aux heures de revers.

Par exemple, on peut arguer, non sans quelque ombre de bon sens que le fait même de l'offensive est une preuve de la supériorité allemande, bien qu'elle n'ait pas été reconnue par le Haut-Commandement allié. Et pour étayer le tout, on peut brandir comme argument les déclarations optimistes de Churchill et d'Eisenhower, lui-même.

On pourrait varier le thème presque à l'infini. Mais il y a, en matière militaire comme en toute autre chose, des éléments incompressibles, des faits indiscutables qui rendent illusores les théories les plus séduisantes.

Par exemple: une armée obéit à certaines lois aussi inévitables que celle de la gravitation. Ce qui explique comment certains faits se produisent et certains résultats sont atteints, alors que d'autres sont impossibles dans la pratique.

Aussi quand on dit qu'à la guerre tout est possible, cela signifie simplement que les choses les plus inattendues pour le profane peuvent se réaliser. Mais elles sont parfaitement prévisibles pour les gens de métier.

C'est dans la matinée de samedi que l'offensive allemande s'est déclenchée. Elle a porté sur un secteur particulièrement vulnérable pour les alliés et infiniment important pour les Allemands. Ces derniers pouvaient s'attendre d'une heure à l'autre à une attaque américaine dans le secteur même qui vient de subir le choc. Il est certain que la moindre réussite de la lère ou de la IIe armée américaine eût compromis très gravement la stabilité de tout le front ennemi. L'avance inexorable en direction de Cologne, pour lente qu'elle fût avait fini par placer l'armée allemande dans une situation très délicate. Nous ne saurons que plus tard à quel point nous sommes passés près de la rupture, peut-être même de la victoire au cours des derniers jours qui ont précédé l'attaque de Rundstedt. Tous les jours est-il, qu'après les revers de France, l'avance russe, le développement progressif du grignotage des lignes, le Haut-Commandement allemand devait procéder à une contre-offensive, n'eût-elle été qu'une opération de dégagement. En fait l'opération, si redoutable qu'elle paraît, peut faire long feu. Les raisons:

1.—La supériorité aérienne des Alliés est telle qu'une fois la première surprise passée, il est à peu près impossible que les Allemands puissent renouveler leur exploit.

2.—Même avec une supériorité de nombre et de qualité des tanks (ce qui est douteux, ou au plus temporaire), les Alliés disposent non seulement de moyens puissants de défense, mais aussi et surtout d'une technique effective pour enrayer un mouvement de grande envergure.

3.—Même si les pertes sont lourdes, les remplacements sont relativement faciles à obtenir et les réserves totales alliées sont supérieures à celles des Allemands.

4.—Une offensive capable de rejeter les Alliés à la mer devrait être d'une telle envergure qu'on peut douter raisonnablement de la puissance des Allemands à la monter.

5.—Une contre-offensive alliée, bien réglée pourrait provoquer un désastre dans le camp ennemi.

Il y a encore d'autres raisons, trop techniques, pour qu'il soit utile de les développer.

Les points sensibles

Malgré ces facteurs, en majorité favorables à la défense alliée, il y a des points sensibles, qu'on ne saurait négliger.

1.—Si l'avance allemande se poursuit bien à l'ouest de Liège, il sera peut-être nécessaire d'évacuer la Hollande, le nord de la Belgique et, bien entendu le secteur du Reich occupé.

2.—Si l'arme nouvelle dont on parle se révèle vraiment efficace, elle peut entraîner un repli encore plus considérable.

3.—Suivant l'emplacement des réserves, il sera peut-être nécessaire de puiser dans les armées environnantes afin de trouver les effectifs destinés à boucher la brèche.

4.—Si ces prélèvements sont considérables, il est possible que les avances réalisées par la IIIe et la VIIe armées soient complètement enrayées à une heure où l'on était presque rendu à la rupture des lignes ennemies.

5.—L'activité inévitable de la Ve colonne en pays libérés.

Dans tous les cas, il y aura certainement des pertes considérables en hommes et en matériel, ce qui allongera la durée de la guerre d'une façon que l'on ne peut encore prévoir.

Il faut également prévoir des difficultés intérieures, toujours possibles et des désaccords entre Alliés.

Il n'y a pas lieu d'envisager l'hypothèse extrême d'une débâcle alliée sur le front occidental.

Mais on est certainement en face d'un commencement de revers sérieux.

Avec les preuves fournies de la capacité d'organisation de l'Etat-major allié, on peut normalement attendre un redressement de la situation. Telles sont, dans leur ensemble, les données de la situation actuelle au point de vue militaire. Il est certain qu'avant la Noël, on pourra mesurer l'ampleur de ces opérations.

La situation politique

Jusqu'à ces tout derniers jours, la situation politique était presque facile à analyser. D'une part, offensive de paix de la part de l'Allemagne, de l'autre tentative de resserrement des lignes entre les Alliés. Subsidiellement, des interventions dans les affaires intérieures de petits pays, interventions malheureuses, peut-être, mais correspondant fort bien au plan général prévu pour l'après-guerre.

Malheureusement, les succès de l'offensive allemande sont de nature à changer la situation politique du tout au tout, par une de ces interprétations erronées si communes dans les milieux où l'on veut croire de force à une idée préconçue. Il est certain, par exemple, qu'en Espagne on doit relever la tête. Il y a si longtemps que l'on attendait un succès allemand! Il en est peut-être de même dans certains milieux romains. (Il serait injuste de généraliser à outrance). La Ve Colonne, dont certains éléments sont soigneusement camouflés en super-patriotes (dans tous les pays du monde) va certainement reprendre son offensive larvée. Les tièdes, les timides, les peureux vont regarder anxieusement du côté de l'Allemagne. Mais d'autre part quand l'offensive sera contenue, il y aura réaction contre la complaisance parfois coupable que l'on veut montrer envers les collaborationnistes de tout poil. L'Underground aura le droit de parler bien haut et pourra dire: "Je vous l'avais bien dit..." Et plus que jamais les Partisans, dans tous les pays libérés, refuseront de rendre leurs armes.

Dans les circonstances actuelles, le pacte franco-russe prend une valeur que l'on ne soupçonnait pas, il y a seulement huit jours. La question polonaise cesse de présenter le moindre intérêt, tout comme le sort de Mikhaïlovitch, ou le statut de l'Italie.

D'autres questions qui avaient été présentées sur le tapis vert des salons de conférences internationales seront forcément changées par les événements actuels.

La seule chose utile qui ressortira de l'offensive allemande sera d'avoir dissipé cet optimisme béat, plus dangereux pour la poursuite victorieuse de la guerre que bien des revers sur le champ de bataille.

On est en droit de croire qu'après le bilan de la contre-offensive allemande, il y aura une vigoureuse réaction intérieure chez les Alliés et que l'on finira par procéder à l'élimination systématique de tous ces colonnards qui, sous un prétexte ou sous un autre, tentent de saboter la victoire des Nations Unies.

Un expert américain visite les cours de justice en Chine

CHUNGKING. — Le Dr Milton Helmick, un expert américain en matières légales a visité la Cour Supérieure à Chungking. La Cour Supérieure de la province de Szechwan et les quartiers de détention. Il a été vivement intéressé par la simplicité des procédures adoptées par la Cour expérimentale.

Le Dr Helmick fut envoyé en Chine par les Etats-Unis pour étudier le système judiciaire de la Chine. Il a révélé que dans son propre pays, les autorités légales du gouvernement fédéral travaillent également à simplifier les procédures pour les procès et qu'un comité spécial a été formé pour étudier ce problème.

Lettres québécoises en Ontario

J'étais invité il y a quelques quinze jours à adresser la parole à un groupe d'étudiants de l'Université Queen's, de Kingston.

Le professeur Tirol, à qui je devais le voyage et qui m'offrait une hospitalité généreuse, m'avait suggéré de parler des tendances littéraires de la jeunesse québécoise. Le sujet ne manquait point d'intérêt et je trouvais avec bonheur qu'il éveillait un sentiment de sympathique curiosité chez un bon nombre de nos compatriotes ontariens. Le soir même de mon arrivée, un jeune juif, Rosen, vint bavarder à la maison; nous ne manquâmes point de parler de Québec, de la jeunesse canadienne-française. La curiosité de mon interlocuteur était insatiable: il voulait savoir ce que nous pensions de la conscriptions; de M. Bouchard qui, la semaine précédente, avait fait une visite à l'Université. Je dus lui rappeler plusieurs fois que j'étais venu traiter de littérature, mais ne pus me défendre d'exposer les tendances politiques de la majorité de la jeunesse universitaire...

Le lendemain après-midi, après ma causerie, quelques étudiants se réunissaient chez M. Tirol; on me posa un peu les mêmes questions. Et je fus surpris de voir avec quelle liberté d'esprit ces jeunes gens et ces jeunes filles abordent des problèmes qui soulèvent ici, dès qu'ils apparaissent, les préjugés les plus aveugles. Rien chez eux de cette prévention qui marque trop souvent certains des nôtres, aucune trace d'idées reçues sans avoir été contrôlées ou de jugements imposés et acceptés sans avoir été révisés. Est-ce leur religion, qui leur donne le libre examen, est-ce leur système d'éducation? mais on a affaire en leur parlant à des individus qui pensent, non à des machines qui répètent.

Pas une seule fois je n'ai eu à m'exprimer en anglais avec eux; et, ma foi, il ne m'a guère semblé que ces gens qui apprennent le français dans Voltaire parlent plus mal notre langue que nos collègues qui l'apprennent dans René Bazin. Nous avons causé littérature: j'ai été tout heureux de constater comment, en parlant d'un écrivain, ils s'embarrassaient point leur esprit de considérations politiques ou morales.

Evidemment, le grand sujet, c'était notre jeune littérature. J'ai répété en d'autres mots ce que j'avais dit le matin.

Le Canadien français a une nature riche; on remarque chez lui des aptitudes pour tous les métiers, pour tous les arts. Laisé à lui-même, il fait preuve d'un jugement particulièrement sain, d'un esprit d'invention fort poussé. Il est audacieux et débrouillard, volontiers frondeur. Une bonne partie de la population, qui n'a pas été asphyxiée sous les cloches où certains gens s'efforcent de la faire entrer, respire une santé morale qui peut se comparer à celle de n'importe quel peuple. Cette partie de la population, elle n'est point formée de la classe bourgeoise, attachée à des traditions surannées, ni de la classe des "intellectuels", trop fortement influencée par de longues années d'endoctrinement et d'écrasement moral dans les collèges et les Universités, mais de ce petit peuple des journaliers, des petits fonctionnaires, d'où sortent les autodidactes. Ce sont ces autodidactes qui sont présentement l'espoir de notre littérature.

En d'autres circonstances et en d'autres pays, cette distinction serait pénible à faire. Ici, elle s'impose. C'est un fait remarquable qu'ils sont très rares, infiniment rares, les gens qui subissent toute leur jeunesse l'atmosphère des collèges classiques et reçoivent l'éducation qu'on y dispense sans en être marqués pour la vie. Combien de bacheliers nous ont donné une oeuvre viable? ... La tournure d'esprit qu'on s'entend à leur façonner

leur interdit de prétendre à quoi que ce soit d'universel, d'humain, les restreignant de toutes parts par des barrières de préjugés raciaux et doctrinaires. On les gèle de formules, on ne leur apprend pas à penser par eux-mêmes, à exercer librement leurs facultés critiques... On leur défend l'étude des maîtres de la langue et de l'esprit français, sous prétexte de leur conserver l'innocence baptismale et de respecter la pureté de la Race. Comment s'étonner ensuite que la production littéraire soit si pauvre!

Toutefois, avec la diffusion du livre, avec la hausse des salaires pour le petit peuple, la vie de l'esprit n'est pas demeurée ouverte seulement aux privilégiés des cours classiques, mais à tout le monde. Beaucoup de jeunes gens intelligents, qui n'ont pas eu les moyens de se payer des études supérieures, ont pu prendre contact directement avec les maîtres français. Et il s'est produit ceci que certains de ces jeunes gens, particulièrement doués, ont pris les devants, car ils n'étaient pas retenus en arrière par un sinistre bagage de préventions et d'idées toutes faites. Ajoutons à cela que ces jeunes gens se sont trouvés plus rapidement dans la mêlée de la vie, obligés qu'ils étaient à gagner leur vie à un âge où d'autres n'ont d'inquiétudes que les examens à passer et de stupides débats publics à organiser. Cela a contribué à donner à leur esprit une belle maturité en même temps qu'une expérience plus réaliste de la vie.

Ce sont ces autodidactes, comme mes amis Roger Lemelin et Yves Thériault, qui nous ont donné les oeuvres les plus significatives, les plus personnelles.

Je sais bien qu'on ne peut jamais acquérir seul cette discipline de l'esprit que donnent les humanités, en d'autres pays. Actuellement, dans la province de Québec, les humanités déforment plus qu'autre chose. Lorsqu'un jour le système d'enseignement sera réorganisé sur d'autres bases, le problème se présentera d'une façon différente. En attendant, nous sommes bien forcés de constater les faits.

Il se fait cependant dans le milieu étudiant un fort mouvement dans le sens du progrès. Les conditions présentes forcent les individus qui veulent se libérer à prendre une attitude agressive; il leur est pratiquement impossible de ne pas s'instituer dès le début contre quelque chose. L'effort est louable, mais les résultats sont discutables, car on ne fait pas de la littérature pour ou contre. Cette disposition d'esprit pousse infailliblement les jeunes gens à commettre quelques extravagances, à seule fin "d'effaroucher les bourgeois", à se laisser aller à des extrémités où le souci littéraire passera après le souci d'établir sa position "d'homme libéré". Et l'on aura ce roman qui s'appelle *Orange sur mon corps*, où il y a du talent, certes, mais aussi beaucoup de donquichottisme. Pour protester contre un certain esprit, on prend la tangente et l'on est vite rendu aux antipodes.

Le juste milieu, seul favorable à l'éclosion d'une oeuvre littéraire, l'absence de préjugé et de parti-pris, on le trouve chez ces jeunes hommes qui se sont formés seuls, au contact de la vie. Plus tard, les données du problème pourront changer. Aujourd'hui, si j'ai à parler des tendances littéraires de la jeunesse québécoise, il ne m'est pas possible de présenter autrement les faits.

Voilà à peu près ce que j'ai dit à nos jeunes compatriotes d'Ontario. Je rapporte de mémoire, car je n'avais pas de texte, mais je crois que c'est un résumé assez précis.

Pierre GELINAS

A la Société Médicale



Le Dr PAUL LETONDAL, élu hier soir président de la Société Médicale de Montréal pour 1945, lors de la séance de fin d'année de cette société.

C'est mardi soir qu'avait lieu à la Société Médicale de Montréal, l'élection des membres de l'Exécutif pour 1945. Le Dr Paul Letondal a été élu président; le Dr Armand Frappier vice-président; le Dr Origène Dufresne secrétaire général; le Dr Jean Denis secrétaire des finances; et le Dr Edouard Desjardins trésorier.

Fondée en 1900 incorporée en 1929, la Société Médicale de Montréal comprend plus de 600 membres. Elle est la plus ancienne et la plus importante Société de médecine, dans notre ville, chez les Canadiens français.

Son but est de maintenir et d'intensifier, au sein de la profession médicale, le goût de l'étude et de la recherche scientifique, et partant, de contribuer au développement de la Médecine Canadienne.

LES ETUDIANTS CHINOIS PREFERENT LE GENIE

CHUNGKING — Le génie est populaire chez les étudiants de Chine, suivant les statistiques du Ministère de l'Éducation.

Dans les universités chinoises il y a 6,596 étudiants dans les facultés des arts, 15,083 qui étudient le droit et les sciences économiques et financières, 5,555 étudiants en sciences et 12,699 en génie.

Le génie est le choix du plus grand nombre d'étudiants. Ainsi à l'Université Nationale, où 10,000 jeunes gens ont subi les examens d'admission, 30 pour cent se sont inscrits pour le génie.

Le Gouvernement de la Chine s'efforce de maintenir le niveau de l'éducation dans les conditions difficiles créées par la guerre. En Chine libre, il y a environ 15,000,000 d'élèves inscrits dans les écoles primaires, 1,000,000 dans les écoles primaires supérieures et 70,000 étudiants dans les collèges et universités.

CIRCULATION EXCESSIVE DURANT LES FÊTES

Les tramways et les autobus sont toujours remplis à pleine capacité au cours de la période des fêtes.

Ceux qui se rendent quotidiennement à leurs occupations — le nombre beaucoup plus considérable à cause de la guerre — doivent voyager durant les heures d'affluence. Vous pourriez grandement aider ces travailleurs en voyageant en dehors de ces heures d'affluence.

Au nom de ces travailleurs, nous vous demandons de projeter vos emplettes de Noël de façon à ne pas voyager avant 9 heures 30 du matin ou entre 4 heures 30 et 6 heures 30 de l'après-midi.

LA COMPAGNIE DES TRAMWAYS DE MONTRÉAL

au nom d'un million de voyageurs quotidiens

Lettre au collégien de Macropolis

LE VIEUX PAÏEN

Mon jeune ami,

Je croyais, aujourd'hui, vous parler d'autre chose que de l'Etat français du Québec et du vase clos. Mais je vois que vous y tenez avec une foi agressive de néophyte à votre Etat français. Nos doctrinaires vous ont joliment endoctriné! Vous avez trouvé de grandes et frappantes séductions à leur doctrine. Les théories pures, les vues de l'esprit qui se développent dans les nuages, au-dessus du réel et sans en tenir compte, séduisent aisément les jeunes esprits: des paroles plus ou moins éloquentes, une logique d'autant plus forte et implacable qu'elle ignore résolument les faits, les circonstances particulières, les contingences, il n'en faut pas davantage pour enthousiasmer et persuader la jeunesse. Ce n'est que plus tard que l'esprit capable de réflexion et de critique, mûri par l'expérience de la vie, éprouve le besoin de confronter la théorie à la réalité, la doctrine aux faits. Vous découvrez au contact de la vie que 95% de nos nationalistes sont de prodigieux hurluberlus; 3% des exploités dénués de vergogne et 2% tout au plus, des hommes sincères mais d'une intransigence crispante. Je vous donne là des pourcentages approximatifs, évidemment, mais vous verrez par vous-même, plus tard, qu'ils sont justes, à peu de choses près.

La lettre sur le vase clos que je vous ai adressée, la semaine dernière n'a pas manqué de m'attirer certains commentaires, approbations et protestations mêlées. Certaines personnes me dirent même: "Mon cher Sainte-Croix, il convient de distinguer...". Car même chez les nationalistes, il existe des esprits subtils, des amis du distinguo. Ce sont évidemment ceux qui ont lu avec passion Charles Maurras, qui sont devenus des fervents, des fanatiques du grand avocat et du grand maître de la restauration monarchique en France. Nos nationalistes sont les fils légitimes et très obéissants du générateur du nationalisme intégral français Charles Maurras. Notre Action canadienne-française est sortie en ligne directe de l'Action française. Et c'est d'un comique interne assez vif si l'on examine les choses de près. Maurras fondait toute sa doctrine politique sur "les rois qui en mille ans firent la France". Maurras abominait autant la dictature que la République et la démocratie. Mais sur quoi, sur quelle réalité, nos maurassiens du Québec, eux, vont-ils fonder leur doctrine? Feront-ils appel aux rois qui en mille ans firent la Laurentie? S'ils sont logiques et conséquents avec eux-mêmes, ils aboutissent fatalement à la dictature, dictature ouverte ou déguisée, peu importe. Or, ils prétendent qu'ils ne veulent pas la dictature — qui ne peut jamais être, d'ailleurs, qu'un régime de transition au sortir d'une crise violente. Alors quoi? Ils vont assainir la démocratie, purifier le régime parlementaire, peut-être? Une pareille naïveté ferait rire si elle ne faisait pleurer. J'y reviendrai dans une prochaine lettre. Pour l'instant, il me reste encore un mot à dire de Charles Maurras. Qu'on ne s'attende pas que je le déprécie et l'accable d'un injuste mépris. Lorsque je parle de Maurras, je sais à peu près de qui je parle. J'ai été longtemps un lecteur fidèle du quotidien *L'Action-Française* et j'ai lu, sans en excepter un seul, les ouvrages de Maurras. J'en conserve quelques-uns dans ma bibliothèque et il m'arrive, de les relire. Savez-vous, mon jeune ami, ce que j'aime en Maurras, ce qui me paraît dans son oeuvre l'aspect intéressant pour un écrivain canadien-français? Ne vous scandalisez pas, tenez-vous bien! C'est le vieux Grec, le profond païen. Ca, c'est le fond du fond de Maurras: l'amour de la Grèce antique, l'amour du paganisme. Et il a très bien parlé de la Grèce antique et du paganisme. Ses meilleurs livres, ce sont *Anthinée*, *Corps glorieux*, les contes du *Chemin de Paradis*. Et ce sont des livres qui surent en filigrane la haine féroce du Christ, le mépris transcendant du spirituel et du royaume qui n'est pas de ce monde. La littérature française compte peu de livres aussi insidieusement dangereux, aussi retors contre le Christ, contre sa doctrine, contre le spirituel en général. Il y a peu d'accents dans les lettres françaises aussi sourdement païen. Maurras ne croit qu'à la terre, à la beauté terrestre, et déteste avec une rage contenue le Christ d'avoir remis à son rang la beauté grecque en donnant à l'homme l'espoir d'un royaume céleste, d'une vie surnaturelle.

Les livres que j'ai signalés plus haut mènent droit au paganisme le lecteur qui n'a pas une foi inébranlable et un esprit critique qui lui permette d'établir la discrimination entre la vérité et l'erreur. Maurras a chanté comme peu d'écrivains l'ont fait la beauté grecque, la gloire païenne de ce monde. Mais avant de lire ses beaux chants, il faut être bien averti qu'il est un ennemi irréductible du Christ et du spirituel. Denis de Rougemont verrait sûrement en lui une incarnation séduisante du Diable. Et sans doute n'aurait-il pas tort. Nos maurassiens, eux, nos nationalistes, engendrés directement par Maurras, se disent des chrétiens, des catholiques sincères, profonds et d'une orthodoxie parfaite. Connaissent-ils à fond leur père et leur maître? Plus tard, Maurras, devenu le défenseur en chef de l'idée monarchique, a composé, a voulu composer avec la puissance de l'Eglise car Charles Maurras est un habile homme, les habilités de Charles Maurras ne se comptent plus. Il a donc célébré l'Eglise comme protectrice et gardienne de la société, comme soutien des institutions humaines que sont la société et la patrie. Mais il n'a pas cédé un pouce de sa position fondamentale, il n'a pas apporté la moindre atténuation à son paganisme foncier: il veut bien se servir — parce qu'il ne peut pas s'en passer — de la force morale de l'Eglise pour reconstruire sa monarchie et redonner du prestige à la France. Un point, c'est tout. Sous l'angle chrétien et catholique, il n'y a pas de pire infamie que cette utilisation de la puissance spirituelle pour des fins purement terrestres, particulières, étroitement limitées. Le Christ n'est pas venu sur la terre, mort sur la croix, ressuscité pour restaurer la monarchie française au moyen de Charles Maurras et redorer le blason d'une nation, fut-ce la France. Le Christ avait horreur des vieux Juifs, au cœur païen et semblable à Maurras, qui le priaient de leur donner les richesses matérielles, la puissance temporelle. Le Christ n'était pas venu restaurer Israël et rétablir les rois de Juda. La grande affirmation du Christ, c'est celle de la

fraternité humaine et de l'existence d'un royaume surnaturel que tous les hommes sont appelés à conquérir.

Entre le christianisme et le nationalisme (poussé à ses dernières limites, comme Charles Maurras pousse son nationalisme intégral), il y a une opposition irréductible: le nationalisme dresse fatalement, tôt ou tard, les nations les unes contre les autres en des luttes sauvages, alors que le christianisme, au contraire, recommande à tous les hommes de s'aimer entre eux dans le Christ et de travailler à la conquête du ciel. Le chrétien ne considère (et ne peut considérer) la terre que comme un lieu de passage; le nationaliste tend à voir dans le sein de la nation sa demeure permanente. Le nationaliste transporte sur le plan national le même orgueil que l'individualiste cultive sur le plan individuel: celui-ci est orgueilleux de sa personne, celui-là de sa nation. Mais le Christ a enseigné que nous ne pouvons avoir qu'un seul orgueil légitime: celui d'être les fils du Père.

Lorsque nous, Canadiens français, nous parlons de Charles Maurras, il nous importe toujours d'établir les discriminations nécessaires: certains de ces livres contiennent des pages magnifiques à la gloire de l'Hellène et de la beauté purement païenne; elles donnent l'impression d'un enthousiasme sacré uni à un sens critiques subtil et à un goût épuré. Jacques de Lacretelle signalait *Anthinée* comme un des plus beaux ouvrages que la Grèce antique ait inspiré à un écrivain français. En d'autres ouvrages de Maurras, tels *Les amants de Venise*, *Romantisme et Révolution*, *Barbarie et Poésie*, on trouve une critique aigüe, savante (et carrément partielle, bien entendu) des idées, de la poésie, de l'amour romantique. Maurras ne montre pas tous les aspects du romantisme, il ne se soucie pas de le situer dans l'ensemble de la littérature française, ce qui est indispensable pour le juger avec justice. Il regarde le romantisme comme une maladie et, de fait, il y a de la maladie dans le romantisme. Il analyse finement, avec pénétration, les symptômes de la maladie romantique. Pour être juste, il faudrait dire que c'est une maladie dont ni la littérature ni la société ne meurent; il faudrait montrer que le romantisme contient autre chose que des éléments morbides. On ne peut ni le rejeter ni le condamner avec la rigueur d'un Maurras ou d'un Lasserre. Sur ce point, l'attitude de Barrès, de Gide, de Thibaudet est beaucoup plus intelligente parce que plus large, plus humaine, plus soucieuse de ne pas rejeter des trésors qui, tout de même, appartiennent à la littérature française et l'enrichissent singulièrement. Ceci dit, Maurras reste l'un des meilleurs analystes de la maladie romantique. C'est là une contribution limitée mais précieuse à la grande critique française.

Est-ce en qualité de chantre de l'Hellène et de la beauté païenne, de critique du mal romantique que Maurras est surtout connu, goûté, estimé chez nous? Je ne crois pas. Il est pour la majorité des nôtres le père du nationalisme intégral, le polémiste d'une violence outrée et d'une dialectique retorse, le premier avocat qui plaide, depuis plus de quarante ans, la cause de la restauration de la monarchie française. Nos nationalistes n'ont pas vu (ou n'ont pas voulu voir) que les conditions historiques, géographiques, ethnographiques de la France diffèrent complètement des nôtres. Maurras, Canadien français, n'eût sûrement pas produit la même oeuvre politique que Maurras, Français.

Nos nationalistes, séduits et tourmentés par l'éloquence maurrassienne, éblouis par la dialectique maurrassienne, n'ont vu que du feu. Ils se sont dit: "Nous, nous allons fonder l'Etat français du Québec! Nous, nous allons restaurer la Nouvelle-France sur les bords du St-Laurent! Après tout, qui nous en empêchera?" Qui? Nos conditions géographiques particulières, notre environnement que nous pouvons bien ignorer en fermant les yeux mais qui, lui, ne fermera pas les yeux et nous ignorera pas. Retenons ceci: il n'y a aura pas cent-quarante millions d'Européens qui, le cas échéant — et il est probable que le cas ne se présentera pas — il n'y aura pas cent-quarante millions d'Européens qui s'opposent à la réfection de l'Etat français, à la restauration de la monarchie française. Cent-quarante millions, c'est une force avec laquelle une population de trois ou quatre millions doit compter. Et cet Etat français, en le supposant possible chez nous même contre la volonté des cent-quarante millions, qui en sera le maître, le chef, le roi? Depuis que le nationalisme sévit parmi nous, Henri Bourassa a voulu être roi, Paul Gouin a voulu être roi. Et, maintenant, on me dit qu'André Laurendeau veut l'être. J'ai bien connu André et je n'aurais deviné qu'il mijotât de telles ambitions, le petit cachotier! Puis, en somme, pourquoi pas? Tout cela est si peu sérieux, tellement dans les nuages!

Cher jeune ami, ne semez pas dans le désespoir. Les Canadiens français peuvent subsister et être grands autrement que par l'Etat français du Québec avec, à sa tête, le roi Bourassa ou le roi Gouin ou le roi Laurendeau. Je vous dirai dans mes prochaines lettres comment je crois qu'ils peuvent se maintenir et grandir. Aujourd'hui, j'ai voulu vous montrer de qui et d'où originait notre nationalisme.

A. SAINTE-CROIX

Perspective de commerce entre la Grande-Bretagne et la Chine

CHUNGKING. — L'ambassadeur de Chine en Grande-Bretagne, le Dr Wellington Koo, a passé en revue dans une allocution devant des hommes d'affaires les perspectives d'échanges réciproques entre les deux pays après la guerre en Extrême Orient.

Après la victoire, dit le Dr Koo, nous aspirons après un monde meilleur où les peuples pacifiques vivront et prospéreront en sécurité. La Chine s'est fait surprendre sans préparation militaire lorsque les Japonais ont envahi son territoire mais est fermement décidée que cela n'arrivera plus.

Se basant sur des autorités chinoises, le Dr Koo estime qu'au cours des cinq ou dix prochaines années la Chine aura besoin d'environ 2,500,000,000 de livres sterling d'importations. En 1936, la Grande-Bretagne avait 12% du commerce extérieur de la Chine tandis que le Japon et l'Allemagne en comptaient 16% chacun. Il n'y a rien qui empêcherait la Grande-Bretagne de participer dans ce 32% autrefois pris par le Japon et l'Allemagne.

Le Dr Koo a assuré son auditoire que la Chine restera unie et stable après la guerre et qu'il croit que le problème communiste en Chine sera réglé avant longtemps.

Le monde comme il va:

Ce que Jos Lepied a vu en Aulide

Après une aventure extraordinaire au cours de laquelle il apprit qu'une bonne réputation est une chose habile — et non une chose louable — comme tout esprit bien pensant se doit de le croire — Jos Lepied s'en fut en Aulide pour voir si les choses s'y passaient comme chez lui, c'est-à-dire comme chez nous!

Le premier jour, il y visita une usine où des centaines d'hommes étaient occupés au même travail. Chacun était attablé devant un appareil bizarre, muni de labyrinthes argentés, de soupapes, et de tas de boutons aux diverses couleurs, le tout fonctionnant de bas en haut et d'avant à l'arrière! Surplombant l'appareil se trouvait une sorte de foreuse à l'extrémité de laquelle se trouvait une griffe et cette griffe retenait une aiguille très fine qu'un ouvrier expert devait passer dans un anneau dont le trou était grand comme la pointe de l'aiguille. Il s'agissait pour chaque ouvrier de faire passer cette aiguille, très fine, dans une sorte de laminer qui brillait comme un soleil lauréatien. Tous les ouvriers occupés à ce travail portaient des verres très épais! Jos Lepied s'en étonna! Le guide qui l'accompagnait lui apprit que l'homme assigné à ce travail commençait sa journée à sept heures du matin pour la terminer à sept heures du soir!

"Vous comprenez, dit le guide, qu'à ce régime-là les yeux s'en vont et s'en vont vite! Quand un ouvrier a fait six mois de ce travail, il porte les verres que vous voyez. Deux ans après, il est aveugle ou presque!"

"Mais alors, remarqua Jos Lepied, on doit le payer très cher le pauvre type?"

— Oh non! vous n'êtes pas sérieux, reprit le guide! Quelques

sous par jour suffisent à un homme qui ne sait faire autre chose que ça.

— Et vous avez toujours des ouvriers, et ils sont toujours contents?"

— Mais oui, dit le guide, nous avons toujours des ouvriers et ils ne sont jamais contents! Que voulez-vous, c'est la vie!

— Et vous ne craignez pas une révolte? dit Lepied à voix très basse.

— Oh non! ces gens-là sont de braves gens, et ils savent bien que les révoltes ne profitent jamais, sinon à ceux qui ne les font pas! Et l'expérience historique nous prouve parfois le contraire. Alors cher monsieur Lepied, vous voyez, aucun danger.

— Mais le monsieur que l'on voit là-bas, dans un bureau fastueux, risqua Jos Lepied, le monsieur qui lit un roman en mangeant du chocolat et qui ne porte pas de verres?"

— Oh! ce monsieur, dit le guide, ce n'est pas la même chose, le laminer porte son nom.

— Et l'autre petit monsieur, tout à côté, dont les vêtements sont minables et qui a lui-même un petit visage de coup de pied au derrière et qui s'écroule tout le temps, interrogea encore Jos Lepied?

— Oh lui, dit le guide, d'un air détaché, il n'a aucune importance. Il n'a qu'inventé le laminer.

Jos Lepied trouva que les choses se passaient curieusement en Aulide, mais il se disait au fond de lui-même:

— Par chez nous, ce n'est pas comme ça.

Puis son regard fut bientôt attiré par un énorme édifice sur la façade duquel, en lettres lumineuses, on pouvait lire une affiche ainsi con-

que: "Texto-Manu, Inc." Jos Lepied entra dans le vestibule. Il y rencontra une douzaine de mendicants qui tendaient la main. Le premier s'avança pour conter ses malheurs. Jos Lepied lui glissa cinq sous dans la main et s'esquiva. Au mezzanine (car il y avait un mezzanine), il rencontra un guide charmant. C'était un ancien homme de lettres qui, ayant peu réussi, pas pour des raisons de talent, mais à cause de circonstances inexplicables, avait pourtant trouvé grâce aux yeux du ruisbeck (patron) à cause de sa servilité incommensurable! D'ailleurs, il avait de l'esprit. Jos Lepied n'en demandait pas davantage. Le guide se sentait de son côté en veine de confidences. Il raconta donc à notre voyageur que le métier d'écrivain, en Aulide, dépendait assez peu du talent, mais beaucoup de la Chance et des "connections". Inutile de vous dire que Jos Lepied se fit expliquer ce terme d'argot. Pourtant, le guide poursuivait. Il raconta ses aventures de jeunesse alors qu'il s'adonnait au jeu badin de collectionneur de timbres (dans le monde des initiés, on dit philatéliste). Mais ce jeu ne lui avait pas réussi!

— "Vous manquez donc de timbres, demanda Jos Lepied?"

— "Non, répondit l'autre, un philatéliste de métier, qui avait l'oreille des gens biens, laissait généralement tomber, un jour, le mot fatal: "Ce n'est pas un philatéliste, c'est un collectionneur de timbres." Et ma carrière s'en ressentait encore, car les gens bien sont toujours fort bien et mon détracteur est toujours en place."

Alors Jos Lepied poussa un soupir de soulagement! Il se disait en lui-même:

— "Ce que les gens sont curieux, tout de même, en Aulide! Ce n'est pas ainsi que les choses se passeraient chez nous."

Puis le guide le conduisit à travers l'immeuble. Quel ne fut pas l'étonnement du voyageur en Aulide de voir des écrivains de tout âge, attablés et travaillant farouchement à divers ouvrages! Plus-

ieurs en écrivaient deux en même temps!

— "Combien les payez-vous", demanda Jos Lepied.

— "Oh! pas cher, reprit le guide! Aussi longtemps qu'ils peuvent tenir le coup, ça leur donne un peu plus que le salaire de guide!"

— "Le monsieur là-bas, dans le vaste bureau éclairé, dont les deux pieds sont posés sur le pupitre et qui fume un cigare tout en se nettoyant les ongles? Il m'a l'air de faire une belle vie!"

— "J'y crois, reprit le guide! Il a su se placer les pieds, comme on dit."

— "C'est l'éditeur sans doute?"

— "Oh même pas! C'est lui qui a trouvé le nom que vous avez vu sur l'affiche lumineuse en bas."

— "Texto-Manu Inc.", s'exclama Jos Lepied! Mais ce n'est rien ça monsieur, comparé à ce que font vos écrivains!"

— "Vous pensez ça vous, reprit le guide! La femme du ruisbeck (patron) a trouvé que c'était un nom qui se retenait bien! Apprenez, cher monsieur Lepied, qu'un nom qui se retient bien, qui est commercial, comme on dit ça vaut plus cher qu'une quantité de romans ou d'oeuvres littéraires vite oubliées!"

Et Jos Lepied fut heureux en son cœur, car il se disait toujours: — "Ce qui se passe en Aulide, ne se passerait pas chez nous! Car nous, au moins, nous sommes civilisés!"

E. PALLASCIO-MORIN

Vient de paraître

LE CANADA EST DEVENU UNE NATION

5 x 8 24 pages
0.10 pièce 1.00 la douzaine

Cette brochure donne en peu de pages une excellente idée de l'évolution du Canada.

Les adultes et les jeunes prendront plaisir et profit à la lire.

Editions des "Bols Frances"

C. P. 460, Québec.

le du mettre en garde le Parlement et le peuple contre toute illusion que la guerre sera bientôt terminée

W. STON (CHURCHILL)

NE CONFONDEZ PAS LES SIGNAUX

1939

ROUGE

JAUNE

VERT

Attention! Ce n'est que la lumière jaune

C'est la guerre. La fabrication de la plupart des produits pour fins civiles est, soit restreinte soit suspendue, afin de permettre la production du matériel de guerre. Il s'ensuit une rareté des articles d'usage courant. C'est la lumière rouge, signal d'arrêt.

Plusieurs restrictions apportées à la fabrication civile, au début de la guerre, sont maintenant abolies. Cela ne veut pas dire qu'il y aura plus de marchandises disponibles dès maintenant. Les exigences de la guerre sont encore énormes et passent en premier lieu.

Donc, attention! Ce n'est encore que la LUMIÈRE JAUNE!

C'est-à-dire qu'il y a un peu plus de certains articles et que les fabricants seront en mesure d'augmenter la production dès qu'il y aura plus de main-d'oeuvre et de matériaux disponibles.

Et, même advenant la fin de la guerre, à la lumière verte, le retour à la production normale ne pourra se faire que par étapes.

Notre mot d'ordre est donc:

194?

ROUGE

JAUNE

VERT

"Prudence! MÊME à la lumière verte!"

Le signal vert—qui annoncera en même temps la fin des hostilités—ne sera que le début d'une production entièrement consacrée aux besoins civils.

LA COMMISSION DES PRIX ET DU COMMERCE EN TEMPS DE GUERRE

BILLET
Petite Correspondance

"Mon cher ami,
"Vous le dirai-je? ... vous m'ennuyez!
J'ai fait peu, ce soir, la tête à la lecture ou à la discussion.
Et l'ORDINATION de M. Benda m'em... bête! Je n'ai pas
attendu votre envoi pour prendre connaissance, sachez-le!
Mais ce qui me donne sur les nerfs, c'est cette attitude hautement
littéraire, dégagée des choses d'ici-bas, qu'affecte ce monsieur et
que vous vous plaisez à copier, réduisant tous les sentiments et
les mouvements du cœur à des prétextes à jolies phrases. Le
style, mon cher ami, vous entendez, le style, je m'en balance! ...
"Les gens qui ne sont que pensée me font horreur! Me fait
horreur ce ton hautement désinvolte que vous pratiquez en
dissimulant les âmes. Oui, vous avez bien entendu, j'ai dit: les
âmes. Et je n'essaierai pas de vous expliquer ce que j'entend
par: l'âme. Mon goût pour certains livres, il tient à tout mon
être, à ma chair, et non à ce que vous appelez d'une façon
simplicite: l'intellect. Nous ne pouvons pas nous comprendre.
"Ce soir, je me f... de vos livres! On vient d'annoncer à
la radio que Lupe Vélez s'est suicidée... (De grâce, ne faites
pas de commentaires; avec votre stupide mais des BELLES
PENSEES écrites, je sens que ce ne pourrait être qu'odieux.)
"Je me souviens d'avoir vu, il y a un mois, un film où jouait
Carole Lombard. De la savoir morte et de l'apercevoir revivre
sous nos yeux, comme ça, ça avait quelque chose de morbide.
Et j'aurais voulu, pourtant, être à sa place, dans le film. Je ne
sais pas si vous comprenez. Mais vous qui écrivez, quel sujet! ...
Une star vit toujours dans le film après sa mort; elle vit qu'elle
est morte et, par une sorte de dédoublement, se regarde ressusciter
à chaque représentation. Elle se désespère d'être morte quand
on remise le film, retrouve l'espoir quand on la projette une
dernière fois sur l'écran; il y a dans la salle celui qu'elle avait
aimé; elle fait un effort pour sortir du personnage qu'elle est
forcée de jouer, sortir de la toile, retourner à la vie; mais en
vain, son personnage l'écrase et elle meurt pour de bon quand
on brûle la pellicule... Ah, et puis zut! avec ces imaginations.
"Je pense à la mort... à Lupe Vélez...
"Que ma vie est sans histoire! J'aimerais assez, ce soir, m'être
suicidée; à condition, toutefois, de savoir ce que les gens diraient
de lire les journaux où l'on en ferait mention. Un suicide, ça
fait quelque chose dans une vie, ça rompt le morne paysage d'une
existence sans horizons.
"Un seul point m'intrigue dans le cas de Lupe Vélez:
comment a-t-elle pu se tuer en songeant qu'elle empoisonnait par
là son enfant de venir à la vie? Je n'aurais jamais eu ce courage,
moi, il me semble. Et puis, après?... Mon Dieu, mon ami, que
vous m'ennuyez ce soir: je ne trouve rien à vous dire. Vous ne
pourriez pas comprendre, dans une lettre. Venez me voir un de
ces jours que je vous explique mes idées sur la mort...
CELIMENE

L'AFFAIRE PÉTAIN

De tous les livres parus depuis le désastre qui a engouffré
la France, nul ne présente l'intérêt et la documentation que nous
apporte celui d'André Schwob, que viennent de publier les
Editions de la Maison Française, 610 Fifth Avenue, New York
20, N.Y., et qui a pour titre L'AFFAIRE PÉTAIN.
Dans son livre M. Schwob donne une preuve documentée
de la trahison préméditée dont le Maréchal Pétain était depuis
avant la première guerre mondiale le principal tireur de ficelles.
Sans Pétain, la tragique mystification de la France eût été
impossible. Le combat inexorable que la France achève en 1944
sous les regards du monde émerveillé, elle l'eût, sans Pétain,
continu en 1940. Car, Pétain n'a pas pris le pouvoir au cours
de circonstances fortuites. Son avènement fut longuement et
savamment préparé, mais l'histoire, comme les tribunaux, exige
des preuves et c'est pour répondre à ces exigences que Schwob
a écrit L'AFFAIRE PÉTAIN.
"Les complices du Maréchal Pétain", écrit André Schwob,
"s'étendirent durant nombre d'années avant 1940 à renverser la
"dévolution" du peuple français envers les institutions démocratiques".
Il nous démontre les moyens employés par les fascistes
français, intimidation et extorsion économique et financière,
émoules où le travailleur johard était amené à faire des démon-
strations contre certains membres du Gouvernement, sans parler
de la notoire Cagoule, des Camelots du Roi, des Croix de Feu
et autres organisations pestilentielles qui, toutes ensemble,
réussirent à diviser la France et à l'amener au bord de l'abîme.
Il est à remarquer que durant toutes les années de
préparation Pétain et ses complices ne manquaient jamais
l'occasion d'être vus à la Mese, ce qui leur donnait une sorte
d'auréole. Ces gens ne cessaient de mettre les Français en garde
contre les Juifs, les Francs-Maçons, les Socialistes et, naturel-
lement, les Communistes, suivant en cela la ligne tracée par
Hitler, Goebbels et Compagnie.
Lisez ce livre. On pourra le trouver chez nombre de libraires
à Montréal, à Québec, à Ottawa et dans les autres grandes villes
du Canada.
Arthur LALIBERTE

Faites abonner un ami!

Faites en sorte que ceux qui vous sont chers
deviennent les abonnés du JOUR.
Le lecteur est la vie de tout journal.
C'est lui qui recueille les vérités fécondes et qui les
répand autour de lui.

Images de Noël

Un enfant nous est né!

La Vierge s'est reposée quelques heures!
Fidèle à sa promesse, à son destin, la
servante du Seigneur donne au monde un
Fils, le Sauveur! Elle admet avec amour et
conviction cet horrible paradoxe: le Fils de
Dieu naissant dans une étable, sous les étoiles
de décembre. D'un côté le froid qui le menace
de l'autre un prince fou qui le traque! — Le
petit s'est endormi réchauffé par le souffle
puant d'un boeuf. — Au dehors, le vent siffle
et ébranle la porte mal ajustée...
Marie referme son manteau sous sa gorge
fiévreuse et laisse courir sa pensée vers le
lendemain d'un si grand jour!
"Ah! Demain! Mais c'est la fuite demain!
C'est la course à travers le désert aride et
dangereux! C'est l'exil! Il faut que l'enfant
échappe au glaive meurtrier d'Hérode! De-
main! — C'est avoir peur de voir grandir
cet enfant qui marche vers un implacable
destin! Demain! — C'est déjà le voir mourir,
à trente-trois ans, dans sa jeunesse et sa
gloire. Demain! C'est le perdre une seconde
fois lorsqu'il retournera vers Celui qui l'a
envoyé! Marie regarde le trou béant laissé
dans le toit par l'absence de chaume. Elle
souffre! Mais alors, le poupon! L'enfant doit
avoir horriblement froid aussi! Marie recou-
vre l'enfant de son manteau. — Il dort tou-
jours! Où sont ses soucis à cette heure où

le monde chante avec allégresse sa naissance
heureuse? — Ou sont ses craintes alors qu'il
n'a besoin que du regard bleu de sa mère? —
Ou est sa gloire, si ce n'est sous son front
pâle et frêle? — Son destin est grand, mais
sa main est toute menue sous les langes! —
Il n'est pas encore habitué à son métier
d'homme! Songez qu'il n'a pas encore un
jour. — Mais il s'adaptait! Il s'adaptait!
C'est à tout cela que Marie songe en
regardant son poupon, cet Enfant rose, né de
sa chair! Déjà l'inquiétude l'envahit! Elle est
en face d'une lutte intérieure, une lutte qu'elle
seule a connue! Cet enfant est Dieu! Elle est
donc sa servante. — Mais ce Dieu est aussi
son bébé, son Fils, son nouveau-né! — Qui
l'emportera dans le cœur de Marie? La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
réchauffe sans s'apercevoir, ô miracle! que la
mère et la servante ne faisaient qu'une même
âme! — Et Marie oublie bientôt les pensées
qui attristaient dans le cœur de Marie! La mère
ou la servante? Soudain, l'Enfant s'éveille en
pleurant! Marie se penche amoureusement et
prend ce trésor dans ses bras transis! — Elle
le presse contre sa poitrine et lentement le
récha

ON NOUS ÉCRIT

Salaires des institutrices

Montréal, le 12 déc. 1944
M. le Rédacteur en chef,
Le JOUR,
180, rue Ste-Catherine,
Montréal.

Monsieur,
Dans votre édition du 9 déc., vous publiez une lettre de Monsieur Rosario Lavallée, notaire, qui m'est adressée. Comme Monsieur Lavallée a cru bon de m'écrire par l'intermédiaire des colonnes de votre journal au lieu de s'adresser directement à moi, souffrez que je vous demande le même privilège. Je n'ai d'ailleurs pas l'intention d'en abuser.

Monsieur Lavallée me prend à parti au sujet du témoignage que j'ai rendu devant le comité d'arbitrage relatif aux instituteurs et institutrices, et il se fonde pour cela sur le compte rendu que La Presse a donné de ce témoignage. Monsieur Lavallée n'a eu qu'un tort: s'imaginer qu'il pouvait trouver dans dix lignes d'un compte rendu de journal l'expression exacte de ma pensée telle que résultant d'une séance à laquelle j'ai témoigné pendant plus de deux heures. Je ne veux pas entrer en discussion avec Monsieur

Lavallée. Se fût-il d'ailleurs reporté au texte même de mon témoignage, qu'il se fût rendu compte que, dans la mesure où il voulait me contredire, il a donné un grand coup d'épée dans l'eau.

Précisons seulement pour vos lecteurs que les points sur lesquels Monsieur Lavallée entre en discussion avec moi ne constituaient qu'un exposé de faits des arguments généralement employés pour justifier le paiement d'un salaire moins élevé aux femmes qu'aux hommes, à travail égal. Et non pas l'expression de mon opinion. Une fois les points exposés, j'ai ensuite exprimé mon opinion à leur sujet dans la mesure où la chose était nécessaire aux fins de la cause dans laquelle j'étais appelé à témoigner. Cette opinion est telle que, même si elle ne va pas aussi loin que l'égalitarisme absolu, auquel Monsieur Lavallée semble se rattacher, elle lui eût paru suffisamment rapprochée de la sienne pour qu'il se fût cru dispensé d'engager une polémique.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

F.-Albert ANGERS

Conversation de Table

Développement de l'Art Culinaire

CHAPITRE III No 11

par Louis P. De Gouy

Jusque vers l'an 200 avant l'ère chrétienne, les serviettes de table étaient excessivement chères pour les petits ménages égyptiens. Ils avaient sur la table un bon contenant du beau sable blanc avec lequel ils s'essuyaient les mains... et la bouche aussi!

LES SOUPERS DE LA COUR
par Menon. Les quatre volumes dont se compose cet ouvrage (daté de 1755) sont les DONNÉES DE COMUS et le CUISINIER MODERNE de Vincent La Chapelle, les plus précieux documents culinaires que nous ait légués le XVIII^e siècle. Menon destine son livre aux "Officiers de Bouche Amateurs de leur Art et Jaloux de ses Progrès". Mais, "en s'attachant à développer le travail de la Cuisine Moderne, il n'a pu se dispenser de toucher à celui de l'ancienne qui lui sert de base. Ils sont trop liés l'un à l'autre pour pouvoir les séparer". Il affirme n'avoir d'autre but que le perfectionnement de l'Art Culinaire et ne cherche point à se parer de lauriers étrangers: "D'excellents Artistes, dit-il, ont heureusement imaginé de nouveaux Mets dont il est à craindre que la composition ne reste inconnue à la plupart des autres quoiqu'elle mérite fort d'être conservée. Je ne doute pas que plusieurs ne se reconnaissent ici à différents apprêts dont ils sont inventeurs; mais je suis convaincu qu'ils n'enverraient point aux autres les connaissances utiles à la perfection de l'Art qu'ils cultivent. Ils instruiront par leur organe, et le principal honneur de l'instruction leur sera dû".

Parmi les excellentes recettes de cuisine que l'on trouve dans Les Soupers de la Cour, citons les suivantes, mais toujours dans le parler de l'époque.
POTAGE À LA CHARTRES. — Prenez trois ou quatre ris de veau que vous ferez dorer dans de l'huile tiède et blanchir à l'eau bouillante; ôtez-en le cornet et laissez le ris entier. Mettez-le dans une petite marmite avec des herbes crues de coq aussi blanchies, des champignons, un bouquet de persil, ciboule, une petite gousse d'ail, deux clous de girofle; mouillez avec un bon bouillon; faites cuire à petit feu. Prenez la soupe que vous devez servir, mettez-y des croûtes de pain mollet avec d'excellent bouillon perlé; faites mijonner jusqu'à ce qu'il se fasse un gratin sur le dessus, dressez dessus les ris de veau, crêpes, champignons et y mettez le bouillon de leur cuisson; laissez encore un peu mijonner avant que de servir.

FILET DE BOEUF À L'INTENDANTE. — Faites une farce avec quelques foies de volailles, lard râpé, un peu de beurre, persil, ciboule, champignons hachés, liez de trois jaunes d'œufs, sel, fines épices. Ayez un filet de boeuf cru que vous parerez de ses nerfs, coupez-le en deux et l'aplatissez avec le coutelet en l'abaissant entre deux linges mouillés; lardez chaque morceau en travers avec du moyen lard, ensuite vous mettez la farce dans le milieu de chaque

morceau de filet, et les enveloppez avec un linge en les arrosant; faites-les cuire avec du bon bouillon, un verre de vin de Champagne, un bouquet de fines herbes; la cuisson faite, servez avec un ragoût de truffes ou de ris de veau.

RIS DE VEAU À LA D'ARMAGNAC. — Ayez des ris de veau blanchis que vous coupez en travers, chacun en trois morceaux. Faites-les cuire entre des bardes de lard. Hachez finement du persil, ciboules, une truffe ou champignons, quelques échalotes, maniez le tout avec un morceau de beurre de Vanves, et de la mie de pain, sel, gros poivre; prenez les ris de veau, et les arrangez sur le plat que vous devez servir en mettant une tranche de chacun dans le fond du plat, mettez sur chaque tranche, comme s'ils étaient entiers; ajoutez-y un demi-verre de Champagne; faites bouillir sur un petit feu le plat couvert. Servez à courte sauce.

GIGOT DE MOUTON À LA NINON DE L'ENCLOS. — Un journal de l'époque aurait dit que ce mets délicieux aurait été créé en l'honneur de cette Parisienne remarquable par sa grâce, sa beauté, son éducation et son esprit, Ninon de l'Enclos, dont la carrière commença à l'âge de seize ans.

Parmi ses admirateurs et grands amis on peut citer les plus grands noms de son époque, notamment la reine Christine de Suède, Madame de Maintenon et Madame de Lafayette. Molière, Scarron et de la Rochefoucauld auraient recherché ses conseils et avis littéraires. Elle resta belle jusqu'à sa mort (1706) et laissa une forte somme d'argent à Voltaire pour lui permettre de se constituer une bibliothèque.

Voici cette fameuse recette, qui encore à ce jour fait école.

Lardez un gigot de mouton un peu rassis avec du gros lard, assaisonné de sel, fines herbes et fines épices, faites-le mariner vingt-quatre heures avec de l'huile fine de Provence, deux ou trois gousses d'ail, 3 échalotes, ail et échalotes écrasés, trois clous de girofle, dont les têtes auront été retirées, thym, laurier sec et écrasé, basilique, marjolaine, persil en branches; ensuite vous le ferez cuire à très petit feu et au four, avec sa marinade, et une demi-bouteille de vin de Champagne (j'ai essayé de le cidre mousseux avec grand succès); la cuisson faite, passez la sauce au tamis fin après l'avoir bien dégraissée; ajoutez un peu de coulis; faites réduire sur le feu au point d'une sauce; ayez attention qu'elle ne soit pas trop haut goût; découpez votre gigot, reformez-le et versez la sauce dessus.

L. P. de GOUY

(A suivre)

Coups de sonde

De la lecture et de M. Laurence

Je me souviens de l'enthousiasme qui s'empara de mon cœur lorsqu'un de ses maîtres, au Collège de Montréal, me prêta ce livre dans lequel M. Antoine Albalat dispense des recettes infaillibles pour devenir écrivain. C'était l'âge où l'on croit à l'existence du bien et du mal, à la vertu du renoncement, où l'on apprend la littérature canadienne dans Mgr Camille Roy et l'histoire du Canada dans Jean Bruchési: je ne fus donc pas surpris de ce que M. Albalat réduisit l'art d'écrire en formules et se dispensât même de laisser entendre que, pour devenir écrivain, il fallait avoir, ne fut-ce que le plus vaguement du monde, quelque chose à dire...

Le même état d'esprit présidait aux révélations que m'apporta l'Art de lire de M. Faguet. De cet état d'esprit, le plus que j'en puis dire est qu'il était désintéressé et dénué de tout préjugé. La jeunesse n'aime point les subtilités, qu'elle trouve dérisoires, et les distinctions, qui lui semblent le propre des vieilles gens. Aussi accueille-t-elle avec plaisir les jugements catégoriques et les procédés de classement par formules: cela ne démontre qu'ignorance et satisfaction de soi. Ces deux vertus, chez MM. Albalat et Faguet, forment l'estime des bacheliers et la considération des professeurs d'école, en même temps que des tout jeunes gens. Malheureusement, cela que j'admire chez ces deux "maîtres" au cours de jadis, le retrouvant dimanche dernier dans une causerie radiophonique de M. Jean-Marie Laurence, ne m'inspire plus qu'agacement.

A C.B.F., M. Laurence nous livra quelques propos sur la lecture, "avec le concours de la sémiologie Ingénierie", personifiée par Mme Olivette Thibault qui est au naturel infiniment moins pédante qu'en ce personnage.

M. Laurence a remis à la sauce du jour ces bons vieux préceptes de lecture, qui n'ont de respectable que leur vétusté, dont le premier consiste à lire un crayon à la main. Je connais des confrères qui se sont fait avec ce système un admirable service de fiches; il y avait de tout, des citations, des belles pensées, des phrases nobles d'Ozanan ou de Salazar, des définitions, des références, des titres d'ouvrages. Boîtes de fiches à la main, ces gens étaient des puits de science: le temps de se retrouver et l'on avait, sur commande, le trait qui frappe. Hélas! séparés de leurs boîtes, ces confrères étaient d'une déplorable vacuité d'esprit. Lire le crayon à la main, faire la chasse aux expressions rares, c'est le meilleur moyen de ne tirer aucun profit de sa lecture.

Il n'est point surprenant que M. Laurence nous ait déclaré, avec composition: "La lecture sérieuse est un travail ardu". Je répugne infiniment à cette expression de lecture sérieuse, comme à classer certains ouvrages — ainsi que le fit M. Laurence — parmi les "livres insignifiants". D'abord, il n'est point de lecture qui ne soit sérieuse; ensuite, il n'est point d'ouvrage dans lequel un honnête homme ne

puisse trouver quelque profit. Il ne faut jamais lire que pour son plaisir — quoi qu'en dise, encore une fois, ce bon M. Laurence. Et il est, à mon sens, assez vain de prétendre qu'il faille "diriger ses lectures" — je ne parle pas du cas où l'on aurait à faire un travail qui demanderait des recherches.

Ici, l'on comprendra ce que M. Laurence signifie par: lecture dirigée, lorsqu'on saura qu'il accompagnait cette déclaration d'une citation de M. Louis Veuillot... Dieu ait son âme!

Ce bel esprit d'académie est déjà passablement démodé, et je m'étonne que Radio-Canada se prête à de telles inepties... N'offre-t-on pas au public les charmantes causeries de l'abbé Llewellyn sur les fables de La Fontaine? On pourrait facilement trouver d'autres conférences qui possèderaient, sinon cette manière poétique et infiniment agréable de causer, du moins un esprit d'une autre dimension que celui de M. Laurence... Ce ne doit pas être si difficile!

Histoire naturelle comparée

LE MOUTON.

Les encyclopédies et les livres savants ne parlent point du mouton laurentien. C'est un tort, nous semble-t-il.

A l'encontre du lièvre, le mouton n'est pas peureux. Cela tient à des impondérables, pensez-vous. Mais non, c'est clair. Le mouton laurentien ignore la peur pour la raison qu'il n'est jamais dans l'occasion d'avoir peur. Il ne pense point, ne désire rien, et ne remue que rarement. Il obéit, il suit. Ce sont les bergers qui pensent pour lui, désirent pour lui, et le font remuer pour leur profit. Paix mes brebis!

Ce qui caractérise le mouton laurentien, c'est la confiance qu'il a en ses bergers, en ses pasteurs. Il ne discute jamais, accepte tout. Un certain nombre de fois par année, il se laisse généreusement tondre par ses pasteurs: sa laine tombe par terre et reluit au soleil comme des pièces d'argent. Les pasteurs s'en emparent, vont la vendre et gardent les revenus. Dans tous les pays du monde, les pasteurs font la même chose, mais c'est en Laurentie, croit-on, que ce commerce paie le mieux.

Le mouton laurentien est content d'être mouton; il se sait privilégié d'être si bien vu dans les milieux bibliques: un grand Précurseur ne prit-il pas comme compagnon un de ses semblables? Emblème de toute une race, le mouton laurentien est généralement conscient de sa supériorité. Il le proclame volontiers et, au besoin, en appelle à ses pasteurs. Ces derniers le flattent et disent comme lui, car ils ne perdent point de vue les profits qu'il leur apporte.

Parce que ses pasteurs le flattent, le mouton laurentien est fier de ses pasteurs et, par occasion, se montre agressif si quelque méchant loup fait mine de les attaquer. Pasteurs enrichis et brebis tondues sont donc également heureux: tout va bien en Laurentie.

P.G.

Les Amis de l'Art

Pour que la poésie de l'art se mêle à la poésie de Noël.

Nous conseillons à tous nos membres de ne pas oublier durant les vacances, la littérature, la musique et la peinture, et nous leur faisons les suggestions suivantes.

Donner des livres à vos amis, le cadeau dont on ne se lasse jamais, le cadeau durable et profitable qui est aussi un hommage de celui qui l'offre à celui qui le reçoit.

Visiter les expositions de peintures qui se tiennent, à l'occasion de Noël, chez les principaux marchands de tableaux, notamment à la Dominion Gallery, à l'Arts Club et à l'Art Français.

Faire de la musique, inviter à vos réunions de jeunes artistes, organiser chez vous des auditions de disques, des causeries sur la vie et l'œuvre des grands musiciens et chanter, chanter en chœur, au foyer, les vieux cantiques de Noël et les belles chansons venues du doux pays de France.

Suivre attentivement nos émissions radiophoniques: Tous les mardis, à C.B.F., de 5 h. 30 à 5 h. 45 tous les samedis, à C.K.A.C., de 12 h. 15 à 12 h. 30, tous les jours à C.H.L.P., de 11 h. à 11 h. 30.

A tous les directeurs et directrices, à tous les professeurs et étudiants, l'Association des Amis de l'Art offre ses souhaits de joyeux Noël.

Profiter de la période des vacances pour aller voir et entendre, au théâtre His Majesty's, en matinée, du 1^{er} au 7 janvier, le premier film-concert avec Jose Iturbi: "Adventure in Music". Sur présentation de leur carte de membre et d'une carte spéciale, échangeable au guichet du théâtre His Majesty's, les Amis de l'Art pourront assister à ce spectacle de choix. Cette carte spéciale peut

être obtenue en s'adressant à un représentant de l'Association, à la directrice ou au directeur des maisons d'enseignement.

Pour tout renseignement s'adresser à 1097, rue Berri, Tél.: Be. 3357.

(Communiqué)

NEIGES et CENDRES

à Joséphine Hambleton

C'était, c'était, c'était... je ne me souviens plus, Aux jours évaporés des époques lointaines, Où l'hiver, et ses chiens et ses chevaux poilus, Ses hommes en bonnet, ses femmes en mitaines, Emmergeaient nos yeux de petits joulous;

Où la vie était douce autour du poêle rond, A regarder le givre enluminer les glaces, En caressant le chat qui roulait son ronron, Avant d'aller coucher au creux de ses paillasses Les rêves enfantins qui nous brûlaient le front;

Où la guerre n'était qu'un histoire de vieillard, Mêlée au conte du Petit Chaperon rouge, Que l'on nous racontait par les soirs de brouillard Et qui, tard dans la nuit, lorsque rien plus ne bouge, Transperçait nos sommeil d'un affreux cauchemar;

Où le père Noël venait mettre en nos bas Des cornets de bonbons, des jouets mécaniques, Des fantassins de plomb armés pour les combats, Et, dans ceux de nos sœurs, des robes, des tiques Et la blonde poupée en tulles et rabats...

Hélas! pour nous, vieillards, ces jours-là, ne sont plus Que vestiges épars flottant à la surface Des eaux languides que repoussent les reflux; Et sur ces chers débris viendront, quoi que l'on fasse, S'amonceler les cendres des ans révolus...

18 décembre 1944.

Henri SMITH

LA TEMPÊTE DE TORONTO

La tempête de neige de la semaine dernière a été particulièrement violente à Toronto et dans le voisinage de cette ville.

Les routes étaient bloquées, et le transport par tramway et par autobus se trouvait paralysé. En de telles conditions, presque chacun dut avoir recours au téléphone.

La Compagnie de téléphone fit rapidement les arrangements nécessaires et 200 de ses opératrices se virent assurer des commodités pour la nuit dans les édifices de la Compagnie et dans les hôtels situés à proximité des centrales téléphoniques.

Comme il arrive si souvent, le service de téléphone, auquel on peut toujours se fier, fit beaucoup pour être à la hauteur de la situation.

Une communauté ne se trouve pas entièrement désorganisée, aussi longtemps que les gens peuvent converser entre eux.

Il y eut danger pour un moment, que l'usage excessif du téléphone ne débordât le mécanisme du bureau-chef, mais le public se rendit rapidement aux appels qui lui furent adressés par radio, "d'éviter les appels téléphoniques non nécessaires".

Cette expérience a servi à démontrer une fois de plus combien le service téléphonique est devenu indispensable à la communauté.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que DAME VIOLET BEACH, de la Cité de Verdun, district de Montréal, dans la province de Québec, épouse, s'adressera au Parlement du Canada à sa présente ou à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux, CORNELIUS JOSEPH M. REDITH, major, de la Cité et district de Montréal, dans la province de Québec, et présentement avec l'armée canadienne, au-delà des mers, pour cause d'adultère.

Datée à Montréal, dans la province de Québec, ce 11^{ème} jour de novembre 1944.

SAMUEL MOSKOVITCH, Procureur de la requérante, 413 rue Mayor, suite 2, Montréal, Qué.

Procureur de la Requérente

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

AVIS est donné que WILLIAM BERNARD MCCARRICK, électicien de la cité et district de Montréal, Province de Québec, demandera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, un acte de divorce d'avec sa femme, DAME IRENE MAY CAMERON MCCARRICK, de la cité et district de Québec, Province de Québec, pour adultère.

MONTREAL, ce 21^{ème} jour de novembre, 1944.

ALEXANDER & USHER, Procureurs pour le requérant, 276 St-Jacques, Ouest, Montréal 1, Qué.

Procureur de la Requérente

Le Vrai Chez-Soi

Hôtel St-Regis

392, RUE SHENBOURNE

RA. 4135 TORONTO

UN EXEMPLE QUE NOUS DONNE LA NATURE



LE PINGOUIN IMPÉRIAL CHAMPION-JONGLEUR

LE PINGOUIN IMPÉRIAL NE CONNAÎT PAS LA TERRE. IL VIT DANS LES GLACES ANTARCTIQUES, À 70° SOUS ZÉRO. SES OEUFS ET SES PETITS À PEINE NÉS NE DOIVENT JAMAIS VENIR EN CONTACT AVEC UN LIT DE GLACE. LA MÈRE LES PLACE DONC SUR SES PATTES LES PROTÉGÉANT DE SES PLUMES ET DE LA PEAU LÂCHE QUI LUI PEND AU-DESSUS DES PATTES. ELLE PEUT SE GRATTER LA TÊTE PENDANT QUE L'OEUF OU LOISILLON REPOSE SUR UNE SEULE PATTE. ELLE ESCALADE DES ROCHERS SANS ÉCHAPPER L'OEUF. ON LA MÊME VUE COMBATTRE DES OISEAUX DE PROIE L'ATTAQUANT DE TROIS CÔTÉS SANS LAISSER L'OEUF TOUCHER LA GLACE.

LE PINGOUIN NE NOUS ENSEIGNE-T-IL PAS MERVEILLEUSEMENT À ASSURER L'AISANCE ET LA SÉCURITÉ FUTURES DE NOS FAMILLES. NOS OEUFS À NOUS, CE SONT LES OBLIGATIONS, DE LA VICTOIRE, LES TIMBRES ET LES CERTIFICATS D'ÉPARGNE DE GUERRE. CONSERVONS-LES AVEC AUTANT DE SOIN ET D'INTELLIGENCE QUE LE PINGOUIN JONGLEUR CONSERVE ET PROTÈGE SA PROGÉNITURE.

PUBLIÉE DANS LE BUT D'AIDER L'EFFORT DE GUERRE DU CANADA

LA BRASSERIE Frontenac LIMITÉE

NE LES ABANDONNEZ PAS

LA CROIX-ROUGE A BESOIN D'AIDES BÉNÉVOLES

INScrivez-VOUS



Adressez-vous au plus proche centre de la CROIX-ROUGE ou signalez PLATEAU 1751 — Gracieuseté du journal LE JOUR

FILM SUR LE CIRQUE AU SAINT-DENIS



Louise CARLETTI, Guillaume de SAXE et Fabien LORIS, dans une scène du film "LES GENS DU VOYAGE" dès samedi au Saint-Denis.

LES COMPAGNONS À QUÉBEC

Les Compagnons jouaient samedi dernier à Québec dans les Fourberies de Scapin. Il y avait matière à rire et à s'émerveiller. Les représentations se donneront sous les auspices des Etudiants de Laval.

Cette tournée dans la région de Québec a été précédée d'une série de représentations aux Trois-Rivières (Théâtre Capitol) et à Chicoutimi (Théâtre Capitol). Aux deux derniers endroits une foule enthousiaste a mené un accueil de grande classe aux Compagnons. Ceux-ci ont dû faire le voyage à Chicoutimi par avions afin de gagner du temps entre deux programmes à la radio.

Les Compagnons mettent à l'affiche de l'Ermitage pour les 17, 19, 20, 21, 22 et 24 février "La Paix sous l'escalier", du regretté Henri Ghéon.

Cette série de représentations sera réalisée comme une sorte d'hommage à la mémoire de Ghéon. On sait que l'œuvre avait été mise à la scène du Vieux-Colombien par Jacques Copeau.

Les Compagnons publieront en même temps, à cette occasion, un numéro spécial de leurs Cahiers, entièrement consacré à Henri Ghéon.

Saint-Denis

"Les Gens du Voyage"

Le film "Les Gens du Voyage" qui prendra l'affiche samedi au Saint-Denis c'est l'épopée du cirque ambulatoire avec des tableaux d'une grande vérité et d'une observation étonnante.

Le film aborde parfois le mélodrame mais c'est seulement pour donner le ton populaire qui convient car pour le reste il s'en tient à une mise en images très sobre. Le réalisateur Jacques Feyder qui a signé tant de chefs-d'œuvre du cinéma français a réussi cet équilibre si difficile à réussir entre le rire et les larmes.

Le flux des scènes, leur impétuosité, leur sincérité et leur vie intense captiveront les spectateurs qui seront étonnés de voir tous les drames, toutes les misères et les joies surhumaines parfois que peuvent cacher les toiles multicolores d'un cirque. Car il ne s'agit pas d'un film comme on en a vu assez souvent sur le même sujet. Feyder a tenu à faire neuf et il a réussi au-delà de toute espérance. Et Feyder a tenu à faire réaliste. N'a-t-il pas demandé à François Rosay d'entrer elle-même dans la cage aux tigres afin que la scène principale du film soit vraie? Voilà ce qu'on appelle du vrai cinéma. Les autres artistes sont André Brulé, Louise Carletti, Marie Glory, Sylvia Bataille, Fabien Loris, Daniel Mendaille, André Roanne et une foule d'autres.

"Les Gens du Voyage" avec de telles vedettes est un film d'une qualité rare qui suscitera chez les cinéphiles un intérêt constamment accru. Ce n'est pas un mince mérite. Le second film sera "La Glu" de Richépin avec Marcelle Géniat, Marie Bell, Gilbert Galt et Odette Joyeux.

Le Noël sur la Place à l'Ermitage

Selon la tradition, les Compagnons présenteront le délicat chef-d'œuvre dramatique "Le Noël sur la Place", en prélude de la Messe de Minuit. La représentation aura lieu à l'Ermitage, le 24 décembre à huit heures. L'entrée est libre mais on pourra à l'avance se munir de cartes chez les Compagnons, 1275 Saint-Viateur Ouest.

Tous ceux qui voudront se mettre en appétit de Noël assisteront au "Noël sur la Place".

ST-DENIS

FRANÇOISE ROSAY

LES GENS DU VOYAGE

AVEC ANDRÉ BRULÉ

LA GLU

MARIE BELL

JEAN RICHERIN

MADELEINE ET PIERRE 45

une féerie comme on n'a jamais vu à Montréal

PRIX: 85c - 75c - 55c

Reservez vos billets MA. 3253

27-28-29-30-31 DEC.

MONUMENT National

Propos sur l'art

PICASSO

par Irène Legendre

Parler "peinture moderne", c'est provoquer chez le public quelque réflexion de ce genre: "Vous ne vous ferez pas croire que les tableaux de Picasso sont beaux. Voyons! des déformations grotesques, un œil au milieu du front, un nez de face et de profil en même temps, c'est un peu fort. Nous voulons admirer de belles femmes, non des monstres." Pour lui, la peinture moderne, c'est Picasso et Picasso, c'est l'horrible.

Il faut accorder au public qu'il a du gros bon sens. S'il ne sait pas discerner le côté pictural de l'œuvre, s'il se trompe le plus souvent sur sa valeur, il a du moins le sens du ridicule. Il dira d'un tableau: "les couleurs sont belles mais je n'y comprends rien", et d'un autre en hochant une tête perplexe ou en riant à gorge déployée: "il veut se moquer de nous."

Je n'insisterai pas sur le fait que l'artiste ne se moque jamais. S'il en était ainsi, serait-il aussi souvent blessé, éprouverait-il une telle sensation d'isolement à entendre les réflexions inconsciemment stupides qui se font autour de lui?

Etudions la carrière de Picasso, voyons pourquoi il est le prototype de la peinture moderne, pourquoi sa réputation a fait tant de bruit?

D'abord ce qui nous frappe en examinant son œuvre, c'est son esprit de recherche. Il s'en défendra avec énergie: "On m'accuse, dira-t-il, de différents péchés dont le plus grave, celui qu'on prétend être le principal objectif de mon œuvre, est l'esprit de recherche. Quand je peins, c'est pour exprimer ce que j'ai trouvé, non ce que je suis en train de chercher. En art, les intentions ne sont pas suffisantes et comme nous disons en espagnol: l'amour se prouve par des faits, non par des raisons. Ce qui importe est ce qu'on fait, non ce qu'on compte faire."

"Nous savons que l'art n'est pas la vérité. L'art est un mensonge qui nous fait réaliser la vérité, au moins la vérité qu'il nous est donné de comprendre. L'artiste doit savoir convaincre les autres de la vérité de ses mensonges. Si dans ses œuvres, il montre seulement qu'il cherche et recherche la manière d'exprimer ses mensonges, ils n'accompliront jamais rien."

"L'idée de recherche a souvent faussé la peinture et conduit l'artiste à se perdre en élucubrations mentales. Cela a peut-être été le tort principal de l'art moderne. L'esprit de recherche a empoisonné ceux qui n'ont pas pleinement compris tous les éléments positifs et concluants de l'art moderne et leur a fait essayer de peindre l'invisible, par conséquent ce qui ne peut être peint."

Qu'il le veuille ou non et en dépit de la justesse de son argumentation, Picasso a cherché toute sa vie. Assimilateur par excellence, il a puisé dans toutes les richesses accumulées et s'en est servi en virtuose accompli.

Qu'au point de départ on subisse certaines influences, personne n'y trouvera à redire. C'est le marchepied nécessaire duquel on s'élance pour prendre son vol. Mais si, ayant pris ce vol, on revient chercher à droite, à gauche, partout un point d'appui, cela devient tragique. On a beau avoir une force splendide, une audace sans limite, l'aventure n'en est que plus lamentable.

Car en art, dans tous les arts, il faut avoir quelque chose à dire. Et quand on a trouvé comment le dire, il faut perfectionner ce langage, aller jusqu'au fond de ses possibilités, en extirper tout ce qu'il faut pour le rendre plus profond et, par là, plus universel. C'est en tirant tout le suc de sa propre pensée, en s'élevant toujours plus haut dans l'expression de son idéal, que l'artiste atteindra le grand art, celui qui se fait comprendre dans tous les siècles puisque l'essence de l'homme ne change pas.

Au début de sa carrière, Picasso est influencé par Renoir, Cézanne, Toulouse-Lautrec. Puis ce sont les périodes bleues, roses, arlequins, nègres. Il fonde ensuite le cubisme avec Braque. Il retourne au classicisme avec du gréco-romain. Il revient au cubisme avec plus de force. Puis c'est la période "Ingres": enfin il navigue entre le cubisme, l'abstrait, le surréalisme et arrive à cet "horrible" qui est presque une dépravation du goût.

Tous ces styles différents, ce tintamarre qui entraîne la jeunesse artiste derrière lui, cette audace déséquilibrée ont fait de Pablo Picasso le plus célèbre représentant de l'art moderne contemporain.

Pourquoi Picasso a-t-il tant cherché, pourquoi est-il sans cesse à l'affût d'un nouveau problème à résoudre?

Si nous nous reportons au début de sa carrière, si nous examinons avec attention les périodes bleues, roses, arlequins et grecques, ses plus belles et où il est plus facile de le juger, on fait apparaître, évident: Picasso a trop de talent, trop de facilité. J'ajouterais même ceci qui surprendra sans doute: il fait trop "joli". Mais ce mot, appliqué à Picasso, est bien difficile à expliquer. Je le tenterai cependant en autant que faire se peut. Prenons quelques-unes de ses œuvres: "Femmes effrayées au bord de la mer", "Mère et enfant", "La toilette" et comparons-les avec les madones de Léonard et de Raphaël; ou, si nous préférons, opposons-le à Delacroix puisque ce sont là deux grands romantiques.

Quelle grandeur émouvante ou tragique chez les uns et quelle habileté magnifique chez l'autre! Mais dans cette habileté, on sent plus la souplesse du crayon, le don inné de l'artiste trop sûr de lui-même que les traces d'un combat où l'homme est toujours vaincu.

Il n'a ni l'inquiétude intellectuelle et si profonde de Cézanne, ni le tourment douloureux de Van Gogh. Il est énorme et il est pauvre. Pauvre de n'avoir rien trouvé, ayant tant cherché; pauvre de tant d'efforts à éviter ce "joli" qui lui fait tomber dans "l'horrible". Et cet "énorme" nous empêche de nous attacher à lui comme à d'autres, plus humbles, qui ont dit ce qu'ils avaient à dire.

Picasso a-t-il réalisé sa déficience, a-t-il compris qu'il portait le poids de la fatalité d'une époque. Nous ne saurions l'affirmer. Il restera cependant, non pas par le meilleur de lui-même qui, seul, aurait suffi à sa gloire mais puisqu'il l'a voulu ainsi, comme l'image la plus curieuse de la force, de la confusion, de l'incertitude du temps.

Irène LEGENDRE

IRÈNE LEGENDRE

Nous croyons que nos lecteurs aimeront à avoir quelques notes sur l'auteur de cette série d'articles sur l'art.

De 1929 à 1932, elle étudie le dessin et la peinture à l'école des Beaux-Arts, à Québec.

1933 premier voyage en Europe où elle visitera les grands musées de Londres, Paris et Bruxelles.

1936 deuxième voyage en France.

Entre temps, sous le nom de Renée Gen, elle publie, à Québec, des critiques d'art.

Elle part ensuite pour New-York où elle restera cinq ans. En 1939 et 1940, elle travaillera avec Alexandre Archipenko, sculpteur et peintre russe de réputation internationale et exposera à la galerie Arden avec un groupe.

En 1941 et 1942, elle obtient des octrois du gouvernement provincial et continue ses études à New-York sous la direction d'Amédée Ozenfant, grand peintre français, fondateur du "Purisme".

Nous pouvons croire à bon droit, qu'avant longtemps, elle nous offrira une exposition individuelle de ses œuvres.

À L'AFFICHE

MONTREAL

CAPITOL: "Marriage Is A Private Affair" - "The 7th Survivor".

IMPERIAL: "Janie" - "The Navy Way".

LOEW'S: "Kismet", 3e semaine.

ORPHEUM: "Madame Veut un Enfant", 2e semaine.

PALACE: "Laura".

PRINCESS: "The Sign Of The Cross" - "Dark Mountain".

ST-DENIS: "Les Gens du Voyage" - "La Glu".

ELECTRA: Jusqu'à vend.: "I Wake Up Screaming" - "Seed Limited".

"Buckskin Frontier", sam., a mar.: "Storm Over Lisbon" - "Machine-Gun Mamma" - "Maz From Rio Grande".

QUEBEC

CANADIEN: "L'Embuscade" - "Gardons notre Sourire".

CINEMA DE PARIS: "L'Homme du Niger" - "L'Heureuse Aventure".

SHERBROOKE

CINEMA DE PARIS: "Mayerling à Sarajevo" - "L'Ecole des Auteurs".

TROIS-RIVIERES

CINEMA DE PARIS: "Menaces" - "La Tour de Nesle".

THEATRES et CONCERTS

MONUMENT NATIONAL: "MADELEINE ET PIERRE 45", les 27, 28, 29, 30 et 31 déc.

Orpheum

"The Lady Is Willing"

Le cinéma Orpheum présente cette semaine à ses habitués une comédie fine et spirituelle mettant en vedette Marlene Dietrich et Fred MacMurray. Il s'agit de "Madame veut un enfant", version française de "The Lady Is Willing".

Il s'agit d'une actrice de vaudeville qui ne s'étant pas mariée sent un jour s'éveiller en elle l'instinct maternel. Elle s'empare d'un bébé abandonné et désire l'adopter. Mais elle ne connaît pas toutes les formalités de la loi et l'enfant recherché par la police est sur le point de lui être enlevé quand elle pense tout à coup que la meilleure solution est de se marier immédiatement afin de garder l'enfant. Elle demande en mariage un jeune médecin, appelé pour examiner le bébé. Ce mariage de convenances ne tarde pas, au bout de quelques mois, à amener l'amour entre les deux conjoints. Mais entre temps, le bébé Corey est certainement, comme on l'a dit, un bébé prodige. Il se prête d'une façon intelligente à toutes sortes de mimiques et de situations. Ce film demeurera à l'affiche vendredi.

Et maintenant des décors!



ALFRED PELLAND, Canadien connu dans le monde entier comme l'un des plus grands peintres, a accepté de faire les décors d'une féerie qui fera partie du spectacle "Madeleine et Pierre 45", à l'affiche du Monument National à partir du 27 décembre 1944.

Princess

"The Sign Of The Cross"

La dernière version cinématographique du magnifique film "The Sign of the Cross" avec Frederic March, Claudette Colbert, Charles Laughton et Elissa Landi, prendra l'affiche vendredi au Princess.

Ce grand spectacle nous fait assister à la vie de l'ancienne Rome, 64 ans avant notre ère. Une distribution de 7,500 figurants et acteurs anime ce pageant de Rome sous la domination de l'empereur Néron. Claudette Colbert, joue le rôle de Poppée, épouse de Néron qui est personnifié par Charles Laughton. March, joue le rôle d'un patricien romain qui devient amoureux d'une jeune chrétienne, Elissa Landi. Les scènes qui se déroulent à l'ampitheatre et dans lesquelles on voit les gladiateurs aux prises avec les bêtes féroces et des chrétiens soumis à toutes sortes de tortures pour le plaisir de Néron, sont incomparables.

Le deuxième film au programme sera "Dark Mountain" avec Robert Lowery et Ellen Drew.

LANA TURNER au CAPITOL



JOHN HODIAK et LANA TURNER dans une scène de "MARRIAGE IS A PRIVATE AFFAIR".

"Madeleine et Pierre 45" un spectacle sans pareil

Un spectacle rapide, où le drame alterne avec le comique... une féerie merveilleuse, telle qu'on n'a jamais vu à Montréal... des décors inoubliables, conçus par Alfred Pelland, le grand peintre canadien qu'on a appelé "le magicien des couleurs"... de la musique d'André Mathieu, le jeune compositeur canadien-français de renommée internationale... voilà ce qu'offre au public le spectacle "Madeleine et Pierre 45" qui sera à l'affiche du Monument National à partir du 27 décembre 1944.

André Audet, auteur et metteur en scène, s'est encore surpassé cette année et son spectacle promet d'être un triomphe sans précédent. Et, pourtant, tous ceux qui ont assisté au spectacle de l'an dernier se rappellent que le succès fut tel qu'à presque chaque représentation, il fallut refuser à la porte des centaines d'enfants et d'adultes.

On retrouvera sur la scène tous les principaux personnages du programme radiophonique. L'intrigue est rapide, enlevante. Des scènes dramatiques, jouées par les plus jeunes artistes professionnels de la radio, succèdent à des scènes d'un comique achevé. Et le spectacle comporte une féerie inoubliable, les aventures mirobolantes de trois princes partis à la recherche de l'eau de Jouvence. Tous ceux qui aiment la comédie et la fantaisie ne voudront pas manquer "Madeleine et Pierre 45".

PENSÉES

par BLAISE PASCAL

Poursuivant la publication des chefs-d'œuvre immortels, Les Éditions Variétés présentent à la suite des Fleurs du mal par Charles Baudelaire, Contes par Guy de Maupassant, Fables par Jean de La Fontaine et Théâtre par Jean Racine, une édition des Pensées de Blaise Pascal dans la même présentation soignée que les titres précédents.

Au cours des dernières années de sa vie, Blaise Pascal méditait un grand ouvrage destiné à affermir les bases du christianisme. Il eut à peine le temps de l'ébaucher, mais les fragments de cette œuvre furent, après sa mort, recueillis et publiés sous le titre de Pensées.

Ce sont ces pages admirables qui constituent un édifice inachevé sans doute, mais qui, reconstituées, est maintenant consacré comme un des plus purs chefs-d'œuvre de la littérature française.

Les Pensées de Pascal ne peuvent être suspectées à aucun lecteur: pour les uns, elles forment un livre de foi; pour les autres, c'est un livre où une âme humaine se relève avec plus de naturel et de vérité que partout ailleurs. Pour tous, c'est un chef-d'œuvre unique dans notre langue.

C'est dans ces pages détachées qu'on touche le génie de Pascal dans toute sa puissante originalité. Les prières de Pascal nous mènent sur un des plus hauts lieux des lettres françaises. Rien d'émouvant comme ses méditations.

Un volume de 376 pages dans la collection Classique "Variétés", publié par Les Éditions Variétés. Prix: \$1.25, par la poste, \$1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Éditions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.



DÉBAT

Sous le signe du théâtre! Voilà la devise des Chevaliers de la Gueule. Après un succès fantastique lors du débat "Moustache ou Rase", nous nous faisons un devoir de répondre à la demande d'un public élitiste qui aime le théâtre et la franche gaieté. Nous vous présentons donc le vendredi 12 janvier au Plateau un autre débat fantaisiste sous le titre de "Sugar Daddy ou Etudiant".

Adieu les joutes oratoires insipides et endormantes devant les traditionnelles tables vertes. Le mouvement, le jeu, l'humour vous feront passer une soirée plus qu'intéressante tout en vous renseignant sur les deux types d'hommes qui festent au pays tandis que l'autre est quelque part en... Mademoiselle Chérubine Scarpa-Leggia et Monsieur Claude Beaugrand Champagne défendent le Sugar daddy.

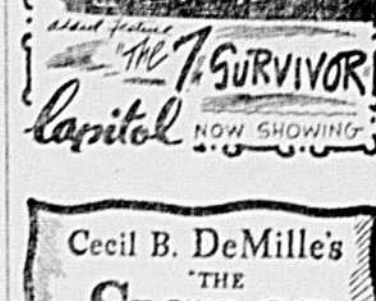
Pas un être intelligent n'a le droit de manquer un tel spectacle agrémenté d'artistes tels que Gisèle Poitras chanteuse et Luc Julien diseur. Les Chevaliers de la Gueule vous attendent le vendredi 12 janvier au Plateau. Billets chez Archambault. Pour information, appeler au secrétariat général. Ca. 4653, à Ca. 6577 et à Am. 1075.

Le Vrai Chez-Soi

Hôtel St-Regis

392, RUE SHERBOURNE

RA. 4135 TORONTO



(Premier article)

Claude KERR

événement, car en est un et combien symptomatique! M'étant procuré déjà les quatre premiers volumes des "Thibault" de Martin du Gard, j'appris que la librairie G... venait de recevoir trois nouveaux volumes de cette chronique. Comme mes moyens d'étudiant ne me permettaient pas l'achat immédiat des livres, j'attendis quelques jours et c'est hier que je me présentai à la librairie pour me les procurer. Le commis se pencha vers moi doucement et me dit, confidentiellement: "Nous ne gardons plus des "Thibault", nous avons jeté à la poubelle les quelque deux cents cinquante volumes de cette série que nous avions en magasin." Je souris légèrement. La plaisanterie était pas très drôle mais enfin!

brûler Martin du Gard. A Québec, 1944. Vous devez avoir de la difficulté à moi croire: je ne peux pas le croire moi-même, tellement c'est fantastique. Mais, comme le disait un de mes amis: "Tu ne devrais pas être étonné; c'est naturel; c'est l'aboutissant naturel d'un état de choses déplorable, mais irrémédiable..." Irrémédiable! comme ce mot peut être cruel quand on a vingt ans et qu'on croit, qu'on veut croire en quelque chose de solide, de vrai, quand on croit à la suprématie de l'esprit. Pitié! Voilà la seule chose au monde qui nous restera. On aura pitié de nous. Pitié de ces jeunes au sang violent, bouillant, dont on enserre lentement le garrot pour étouffer toute la vigueur.

signifie un pair de Montréal. L'abonné ne recevra
demande expresse.

GAGNANT DE LA QUINZAINÉE